



Heather L. Powell

BEAUTIFUL PARADISE **1**

Heather L. Powell



**BEAUTIFUL
PARADISE**

Éditions Addictives

Egalement disponible :

Love U

Quand Zoé Scart arrive à Los Angeles pour retrouver son amie Pauline et qu'elle se retrouve sans portable, sans argent et sans adresse où aller suite à la perte de ses bagages, elle n'en revient pas d'être secourue par le beau Terrence Grant, la star de cinéma oscarisée la plus en vue du moment ! Et quand quelques jours plus tard Terrence rappelle Zoé pour lui proposer de travailler comme consultante française sur son tournage, elle pense vivre un rêve. D'autant que l'acteur ne semble pas insensible aux charmes de la jeune fille...

Mais l'univers de Hollywood peut se montrer cruel, et les apparences trompeuses. À qui peut-on se fier ? Et qui est réellement Terrence Grant ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

KATE B. JACOBSON



LOVE U

Éditions Addictives

Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Tout pour lui

Adam Richter est jeune, beau et milliardaire. Il a le monde à ses pieds. Eléa Haydensen est une jeune et jolie virtuose. Complexée par ses rondeurs, inconsciente de son talent, Eléa n'aurait jamais pensé qu'une histoire entre Adam et elle était possible.

Et pourtant... une attirance irrésistible les pousse l'un vers l'autre. Mais entre le manque d'assurance d'Eléa, la fougue d'Adam et les embûches que certains aimeraient mettre sur la route des deux jeunes gens, leur histoire d'amour ne va pas être de tout repos !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



TOUT POUR LUI
MILLIARDAIRE
ET DOMINATEUR

Éditions Addictives

Egalement disponible :

Toi + Moi : seuls contre tous

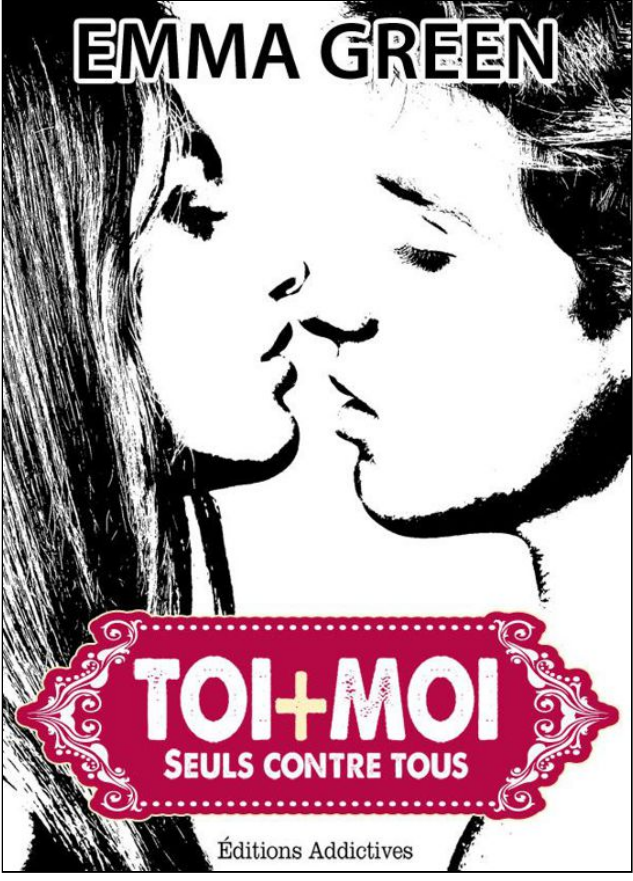
Quand Alma Lancaster rencontre Vadim Arcadi à la fac de cinéma de Los Angeles, tout les sépare. Alma, la jeune Franco-anglaise, a tout juste 18 ans, des parents aisés, un petit ami parfait et une vie toute tracée. Vadim, lui, est américain. Il a des origines russes, un passé trouble et ne possède ni famille ni attache. Elle est prisonnière de son milieu, lui est épris de liberté. Elle veut tout découvrir, lui ne veut rien lâcher. Pourtant, ces deux-là s'attirent, se défient, se repoussent, s'apprivoisent... La petite fille modèle et le mauvais garçon torturé n'en finissent plus de lutter pour ne pas s'aimer. Les deux étudiants ne le savent pas encore, mais cette rencontre va changer leur vie à jamais. Et c'est seuls contre tous que Vadim et Alma vont

connaître l'amour, sa fougue et ses premiers émois.

Ne passez pas à côté de Seuls contre tous, la nouvelle série d'Emma Green, auteur du best-seller Cent facettes de Mr Diamonds !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

EMMA GREEN



TOI+MOI
SEULS CONTRE TOUS

Éditions Addictives

Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Mords-moi !

Le monde se divise désormais entre mortels et vampires. La société semble s'être adaptée à la cohabitation des deux espèces, mais les méfiances persistent.

Une nuit, une grosse berline roulant à vive allure renverse Héloïse, une jeune femme de 22 ans. L'homme qui en sort, visiblement pressé, s'empare de son corps et le transporte jusqu'à sa voiture. Cet homme, c'est Gabriel, un magnifique et mystérieux vampire. Héloïse va devoir rester chez lui jusqu'à la nouvelle lune, 27 jours plus tard.

Une relation sensuelle et fascinante, contée avec talent par Sienna Lloyd. Un livre troublant et envoûtant, à la croisée de Twilight et Cinquante nuances de Grey !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

SIENNA LLOYD

MORDS-MOI
I

Egalement disponible :

Toi + Moi : l'un contre l'autre

Tout les oppose, tout les rapproche. Quand Alma Lancaster décroche le poste de ses rêves à King Productions, elle est déterminée à aller de l'avant sans se raccrocher au passé. Bosseuse et ambitieuse, elle évolue dans le cercle très fermé du cinéma, mais n'est pas du genre à se faire des films. Son boulot l'accapare ; l'amour, ce sera pour plus tard ! Pourtant, lorsqu'elle rencontre son PDG pour la première fois – le sublime et charismatique Vadim King –, elle reconnaît immédiatement Vadim Arcadi, le seul homme qu'elle ait vraiment aimé. Douze ans après leur douloureuse séparation, les amants se retrouvent. Pourquoi a-t-il changé de nom ? Comment est-il arrivé à la tête de cet empire ? Et surtout, vont-ils parvenir à se retrouver

malgré les souvenirs, malgré la passion qui
les hante et le passé qui veut les rattraper ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

Par l'auteure de
100 facettes de Mr Diamonds

EMMA GREEN

TOI+MOI

L'UN CONTRE L'AUTRE

Éditions Addictives

Heather L. Powell

BEAUTIFUL PARADISE

Volume 1

1. Le grand départ



Cette fois, nous y sommes. Le terminal 1, à l'aéroport international de Paris, grouille de monde. Mes bagages sont enregistrés et, à mesure que nous nous dirigeons vers la zone d'embarquement, mon cœur s'emballe.

– Sol ! Tu te rends compte, dans moins de quinze heures, nous serons en train de dîner comme tous les soirs à la table de la cuisine et toi, tu seras sous les palmiers à siroter de l'eau de coco à même le fruit.

Je souris à mon père. Je sais bien que sous ses airs « je suis si fier de te voir partir, ma fille », il masque sa tristesse, mais je lui

suis reconnaissante de faire comme si. C'est sa façon d'être de mon côté.

À quelques pas de là, Robin, mon ami de toujours, et maman affichent sans surprise des têtes d'enterrement. La seule qui se réjouit vraiment pour moi, c'est Violaine, ma meilleure amie. Elle va tellement me manquer. Je la regarde avancer d'un pas décidé, ses longs cheveux bruns ondulant gracieusement à chaque pas... Elle est magnifique. J'ai souvent pensé, ces derniers jours, que c'est elle qui devrait être à ma place. Elle est taillée pour l'aventure. Bien plus que moi, en tout cas, car au fond, je suis morte de peur à l'idée de tout quitter.

Une fraction de seconde plus tard, le portique des douanes n'est plus qu'à quelques mètres. Plus aucun d'entre nous ne parle : c'est le moment de se dire au revoir. L'émotion classique des adieux domine, mais je sens, tout en dessous, autre chose. Je n'ose

pas me l'avouer totalement, pourtant j'éprouve du soulagement. La voix de maman interrompt le fil de ces pensées un peu coupables.

– Tu as bien tout ce qu'il te faut ? Tu as le numéro de ta tante ? Et ton téléph...

– Maman ! Nous en avons déjà parlé cent fois ! Oui, j'ai le numéro de Sabine, non, je n'ai pas oublié ma brosse à dents. Je SAIS que je ne dois pas traverser au feu rouge, ne pas parler aux inconnus et...

En m'écoutant parler, les yeux de ma mère se remplissent de larmes. Je me mords les lèvres. Dans quelques minutes, je m'en-vole à l'autre bout du monde, il est normal qu'elle soit fébrile. Je la prends dans mes bras en soupirant :

– Pardon maman.

Puis je la sers fort, avant de reprendre :

– Tu sais, nous allons pouvoir nous parler souvent sur Skype. Le monde est devenu tout petit, maman. Tu ne te rendras même pas compte que je suis à six mille kilomètres.

Papa prend le relais et l'enlace à son tour en murmurant des mots que je n'entends pas, mais que je sais être rassurants et doux. Je suis toujours impressionnée, un peu jalouse même, en constatant l'amour évident qu'ils se témoignent toujours l'un à l'autre, moi qui me sens si peu capable d'aimer. Naturellement, c'est à ce moment-là que je me tourne vers Robin, mon ami de toujours, celui à qui je dois toutes mes premières fois, y compris, oui, CETTE première fois.

Je devrais avoir tant de chagrin à l'idée de cet éloignement, mais au contraire, j'ai hâte de mettre enfin de la distance entre nous deux. Il est pâle et silencieux. Sa réprobation et sa tristesse se lisent intensément sur son

visage. Et moi... je n'éprouve pas grand-chose, si ce n'est de l'embarras.

– Je crois que je viens seulement de réaliser que tout ça est vrai. Tu t'en vas Sol. Tu pars vraiment.

– Robin, ce n'est que pour un an. C'est vite passé. Et tu pourras peut-être venir me voir à Noël.

Sol, sois honnête, veux-tu vraiment qu'il te rejoigne ?

– Oui. Sans doute. Oh ! Au revoir ma Sol. Tu me manques déjà. Reviens vite. Je t'aime.

Le baiser ambigu qu'il dépose à la commissure de mes lèvres est plein de douceur. L'affection que j'éprouve pour lui me bouleverse et m'emplit de tristesse à la fois. Son amour me rassure et me pèse.

– Salut Robin. Porte-toi bien. Sois heureux. Tu es un homme merveilleux, n'en doute jamais.

Je ne sais pas quoi dire de plus. Heureusement, c'est ce moment que choisit Violaine pour m'arracher gentiment à lui, avec cette brusquerie coutumière qu'elle essaie toujours de contrôler.

– Hé ! ma vieille, il est temps ! Si tu ne décolles pas maintenant, on va tous se mettre à pleurer. Prends soin de toi, profite et appelle-moi dès que tu arrives, je veux tout savoir !

– Je vois, tu m'expédies !

– Oh ! que oui ! J'ai tellement hâte de découvrir celle que tu seras devenue dans un an... ou bien avant si j'arrive à trouver un moyen de te rejoindre !

Et en m'adressant un clin d'œil complice, elle me pousse avec autorité vers le portique.

– Allez, salut ma vieille !

Juste le temps d'adresser un dernier regard à ceux que j'aime et me voilà partie. Rideau.

La file d'attente aux douanes me semble interminable. C'est seulement maintenant que je réalise : avant la fin de la journée, j'aurai posé les pieds sur l'île de Cat Island, aux Bahamas. Une année entière sous le soleil. Je vais avoir du pain sur la planche, d'après Sab, la sœur de papa qui tient une maison d'hôte sur l'île. Cependant, j'ai vraiment l'impression de faire une folie : interrompre, à vingt ans, de brillantes études commerciales pour me donner le temps de réfléchir à mon avenir, voilà quelque chose qui ne me ressemble pas. Paradoxalement, j'ai l'impression d'avoir pris la décision la plus sensée et la plus sage de toute ma vie.

C'est en mordillant une mèche de cheveux – mauvaise habitude – que je me rends compte, un, que je suis vraiment nerveuse à l'idée de la nouvelle vie qui m'attend, deux, que je suis arrivée devant le poste de contrôle des douanes. Devant le tapis roulant, ma nervosité redouble : on a toujours un peu l'impression de passer un examen lorsqu'on passe le sas de sécurité des aéroports.

Alors que je vide consciencieusement le contenu de mon bagage cabine – livres, magazines, ordinateur portable –, je suis interrompue par une voix masculine :

– Vous devriez sortir l'ordinateur de sa sacoche aussi. Ils vont vous le demander...

La voix est extrêmement grave. Posée, mais vibrante. Je songe que la personne à qui cette voix s'adresse est très chanceuse lorsque celle-ci reprend :

– Mademoiselle...

Machinalement, je relève la tête et une apparition me fait face. Un mètre quatre-vingts de beauté parfaite. Des yeux noisette pailletés de vert tendre, une masse de cheveux bruns ondulant à la perfection de chaque côté d'une mâchoire puissante, qui encadre quelque chose comme le plus beau sourire qu'on ait jamais donné. Et... et ce sourire m'est adressé.

Hélas, ma réaction instinctive consiste à m'empourprer jusqu'à la racine des cheveux en bredouillant quelque chose d'incompréhensible, tout en fouillant comme une possédée dans mon sac afin d'en extraire je ne sais quoi encore : personne ne peut le savoir, surtout pas moi, mon cerveau vient de se débrancher.

– Excusez-moi, je voulais parler de votre ordinateur. Il faudrait enlever la sacoche, dit

l'apparition avec une douceur qui, je ne sais pas pourquoi, m'intimide.

Sérieusement, on ne devrait pas avoir le droit de sourire comme ça sans prévenir. Je suis incapable d'articuler la moindre chose intelligible, mais tant bien que mal, je parviens à extraire l'ordinateur de cette saleté d'étui qui n'a jamais été moins coopératif que maintenant.

L'Homme Surnaturel, lui, me regarde faire tranquillement, sans cesser de sourire, une pointe d'amusement brillant au fond de son regard. Il s'approche alors un peu plus près et me souffle, presque rieur :

– Vos chaussures, aussi, ils vont vous demander de les enlever.

Et il me tend avec assurance une paire de ces horribles étuis en plastique, en ajoutant :

– Tenez, pour ne pas vous salir.

Sans dire un mot, je m'exécute dans une suite de gestes qui n'ont ni queue ni tête. Me voilà devant l'homme le plus beau de la création, rouge comme une écrevisse, les pieds enrobés dans d'immondes sacs en plastique, avec une mèche de cheveux mâchonnés pendouillant tristement sur ma joue.

Bien joué, Sol. Ton sang-froid t'honore.

Lui, comme si rien de tout cela n'était visible – je veux dire comme s'il avait devant lui une personne normale –, poursuit calmement, sur le ton de la conversation :

– Je vois que vous allez aux Bahamas. Est-ce la première fois ?

En guise de réponse, je me contente de secouer la tête comme un animal paniqué. De mieux en mieux.

– Vous allez voir, c'est un archipel magnifique. Partez-vous pour les vacances ? insiste-t-il avec intérêt.

– N... non. Je... pour une année. Je... une année, fais-je d'une voix suraiguë que je ne me connais pas.

*Solveig ! D'où tu sors cette voix ?
Sérieux ! Reprends-toi !*

C'est à ce moment-là que les bagages de l'Homme Surnaturel, en glissant dans la machine à rayons X, me sauvent d'une nouvelle opportunité de me ridiculiser. L'Apparition se dirige vers le détecteur de métaux, subit la fouille réglementaire, puis rejoint calmement le tapis roulant, de l'autre côté du poste de contrôle, afin de rassembler ses affaires.

Il se tient maintenant à quelques mètres. Comme si la distance me permettait de sortir de ma torpeur, je reprends progressivement mes esprits, furieuse après moi. Mais je n'ai

pas le temps de m'appesantir sur mon sort, car c'est à mon tour de passer le contrôle de sécurité. Je constate au passage que la femme qui me fouille n'est pas vraiment à son affaire, occupée à contempler mon magnifique voisin. Je pourrais transporter avec moi un fusil à pompe, elle ne s'en rendrait probablement pas compte.

De nouveau, je me place à côté de lui. J'aimerais dire quelque chose de sensé, mais rien ne me vient à l'esprit. Et, lorsque le contenu de mon sac éparpillé dans la caisse en plastique arrive devant moi, je me contente de fourrer mes affaires en désordre dans le grand cabas, mortifiée par l'image que je dois probablement renvoyer, mais incapable de me dominer.

Dans ma hâte, je laisse tomber mon magazine... que l'Homme Surnaturel s'empresse de cueillir à mes pieds avec la grâce tranquille d'un félin. Les brumes

suaves de son parfum s'éparpillent autour de moi, me plongeant un peu plus encore dans cet état second et alors que son regard s'attarde une fraction de seconde sur la couverture, il me lance :

– Miller White... vous avez bien choisi votre lecture, c'est un spécialiste des Caraïbes. Connaissez-vous la série de photos qu'il a réalisée au large de la baie des flamants ?

– Je... heu...

Bon. Nouvelle crise de débilité.

Si seulement il pouvait arrêter de sourire, j'aurais peut-être une chance de reprendre une contenance... En ce moment, tout mon être semble empêtré dans un je ne sais quoi qui me rend gauche. Mon cœur bat à tout rompre et je donnerais n'importe quoi pour pouvoir vérifier calmement mon apparence dans un miroir : réarranger mes boucles en

bataille, ajuster mon petit haut blanc et m'assurer que rien de particulier n'est susceptible de me rendre ridicule d'une façon ou d'une autre... N'importe quoi qui puisse me rendre un semblant d'assurance.

Mais la chance n'est pas de mon côté : la sonnerie de son téléphone retentit, quelque part dans son blouson. Son regard se détache du mien et, pendant qu'il cherche l'objet du délit dans les replis de sa veste, je peux l'observer tout à loisir. Un pantalon de toile claire tombe admirablement sur ses hanches. Sous son blouson de cuir, dont les effluves sensuels parviennent jusqu'à mes narines, je distingue une simple chemise blanche, impeccable et portée avec un négligé étudié. À ses pieds, des bottines de cuir achèvent de lui donner une allure d'aventurier des temps modernes.

J'essaie de ne pas songer à ma tenue si peu sophistiquée, en comparaison. Un petit

haut blanc à bretelles de dentelle, des ballerines noires, un jean moulant. Le fameux jean à propos duquel Violaine ne cesse de répéter qu'il me met en valeur. D'après mon amie, aucun autre vêtement ne fait ressortir davantage ce qu'elle appelle « mes formes affolantes ». En cet instant précis, je ne pense pourtant qu'à ce que j'appelle, moi, des rondeurs, à ma peau trop laiteuse, à ma terrifiante... normalité. L'espace d'une seconde, je voudrais être Violaine : sûre de mon charme, pleine d'esprit, belle à mourir.

Lorsque je reviens sur terre, l'Homme Surnaturel jette un regard agacé sur son téléphone, cesse de sourire et ajoute dans un soupir :

– Excusez-moi, je dois répondre. Tenez, votre magazine. Je vous souhaite un bon voyage, mademoiselle.

Une seconde après, il est déjà loin.

Deux heures plus tard, devant la porte d'embarquement numéro 47, la voix du chef de cabine annonce qu'il est temps d'embarquer. Cette fois ça y est, je pars...

Une fois dans l'avion, j'ai à peine le temps de m'installer que déjà, une hôtesse m'interpelle :

– Mademoiselle Delacourt ?

Surprise par son air perplexe, je l'interroge :

– Oui, il y a un problème ?

– Eh bien... il semble qu'un passager de première classe... enfin... accepteriez-vous de changer de place ? Vous seriez installée en première classe...

Les explications de l'hôtesse me semblent un peu confuses et quelque chose, dans sa façon de s'adresser à moi, me donne

nettement la sensation que je l'irrite, mais je comprends où elle veut en venir. Je réponds simplement :

– Très bien, je vous suis.

Eh ! En première classe ! On dirait que le destin veut se faire pardonner.

Je me faufile avec enthousiasme derrière l'hôtesse vers le nouveau siège qui vient de m'être attribué. Celle-ci me présente brièvement mes nouveaux appartements – à ce niveau de luxe, c'est à peine exagéré – et je m'installe en jouant avec les différents instruments à ma disposition : un grand écran doté de plus de cinq cents films, jeux vidéo et stations de radio, un casque haute définition, une lampe inclinable, un plaid en cachemire... Tout me semble incroyable. Je jette un œil au menu quatre étoiles qui m'est proposé en sautillant intérieurement, et constate avec bonheur que je dispose d'un

espace indécent pour allonger mes jambes. Ainsi absorbée dans la découverte de tous ces fastueux détails, c'est à peine si je me rends compte que le décollage a déjà commencé.

Quelques minutes plus tard, j'entends l'hôtesse demander à mon voisin d'une voix peu assurée :

– Désirez-vous autre chose Monsieur Burton ?

Lorsque je lève les yeux, mon cœur manque un battement : mon nouveau voisin n'est autre que l'Homme Surnaturel.

Presque sans lever les yeux de son livre, celui-ci répond nonchalamment :

– Une coupe de Dom Pérignon, s'il vous plaît. Deux, si Mademoiselle accepte de se joindre à moi...

Si j'en crois les deux paires d'yeux qui se tournent vers moi à ce moment-là, je dois être la demoiselle dont il est question. Je hoche la tête dans un semi-état de conscience, immédiatement interprété comme un « oui » par l'hôtesse qui bafouille en se tortillant :

– Bien, monsieur Burton, je vous apporte cela immédiatement.

Je ne suis donc pas la seule femme auprès de laquelle la présence de cet homme a pour effet de créer des interférences...

Dans ma direction : de nouveau un sourire.

Non, Solveig, cette fois, il n'est pas question que tu te ridiculises !

– On dirait que nous allons voyager ensemble, mademoiselle... me dit-il d'une voix posée, mais complice.

– Delacourt. Solveig.

– William Burton. Je suis enchanté. Le Dom Pérignon vous convient-il ?

Ha, ha ! est-ce que le Dom Pérignon me convient ? Voyons voir, laissez-moi réfléchir...

– Oui, je vous remercie, fais-je en souriant.

– Vous vous apprêtiez, tout à l'heure, à me parler de Miller White, il me semble ? Vous connaissez bien ce photographe ?

Le véritable intérêt qu'il semble témoigner à cette conversation est, je dois dire, vraiment flatteur. Oh ! et je ne m'en étais pas rendu compte, mais à présent, je remarque un très léger accent américain dans

sa voix, touche finale de ce prodige de perfection.

Chaque fois qu'il se penche vers moi pour me dire quelque chose, je peux percevoir furtivement les notes ambrées d'un parfum qui ne ressemble à aucun autre et qui déclenche à chaque fois une étrange vibration en moi. Comme si je fondais de l'intérieur. Je prie pour que cela ne soit pas perceptible et réponds aussi calmement que possible :

– J'apprécie beaucoup son travail, oui.

Eh ! on dirait que j'ai recouvré mes esprits. L'altitude a peut-être un effet bénéfique.

Je poursuis donc, plus confiante.

– En particulier la série qu'il a produite en 2009, sur les côtes canadiennes. Il a un

grand talent pour la couleur et surtout, il est le seul à montrer un autre visage de la Terre. Ses photos vues du ciel donnent un point de vue vraiment nouveau sur les côtes de sable rouge menacées par l'érosion.

– Mais, ne trouvez-vous pas que ses dernières œuvres tournent un peu en rond ? assène-t-il sur le ton d'une affirmation, plus que d'une question.

– Non ! Pas du tout... regardez, ai-je rétorqué, enthousiasmée et surprise par la force de ma conviction.

Je lui tends mon magazine à la page qui représente, justement, la baie des flamants et je poursuis mon réquisitoire, en essayant d'ignorer l'effet que vient de produire sur moi le frôlement de sa main sur mon épiderme.

– Qui, avant lui, avait montré de façon aussi puissante la beauté de la faune tout en restant dans une relative abstraction ?

Regardez la façon dont sont traités ces roses, comme ils se découpent dans les couleurs du sable et ces nuances de bleu !

Mon ardeur lui arrache un regard amusé.

Mais notre champagne est arrivé, interrompant notre conversation. L'Homme Surnaturel se rapproche légèrement de moi pour permettre à nos verres de s'entrechoquer. Le léger tremblement de ma main lui indique trop nettement l'état de stress dans lequel me plonge sa présence irréelle, mais il a l'élégance de n'en rien laisser paraître.

– À ces heures délicieuses, son regard pénétrant planté dans mes yeux me clouant alors sur place.

Pendant que le merveilleux breuvage se faufile dans ma gorge en répandant en moi

l'éclat de ses milliers de bulles, je voudrais avoir le pouvoir de suspendre le temps.

Quelques secondes ou une heure plus tard – je l'ignore –, sa voix me fait redescendre sur terre (façon de parler) :

– Je suis heureux que vous mentionniez l'abstraction, car c'est l'aspect de son travail qui me séduit le plus. Avez-vous entendu parler de ses compositions abstraites à partir d'écorces d'arbres ? dit-il, plein de mystère.

– Non, jamais ! De quoi s'agit-il ? Moi qui pensais tout connaître de Miller White...

– Tout connaître de White ?

Il hausse un sourcil moqueur, dont je ne comprends pas le sens, puis enchaîne sur un autre sujet.

Neuf heures plus tard, il me semble que nous venons tout juste de quitter l'aéroport de Roissy lorsque l'hôtesse vient nous

demander d'attacher nos ceintures en vue de l'atterrissage. Ni l'un ni l'autre n'avons fermé l'œil.

– Je vais cesser de vous accaparer, maintenant. Le spectacle qui se prépare derrière les hublots mérite toute votre attention.

Le ton de sa voix, pourtant chaleureux, a quelque chose de très intimidant. Je ne sais pas comment il s'y prend, mais on comprend instinctivement qu'il n'est pas question de s'opposer à lui. Je me retranche donc docilement du côté du hublot et, alors que je m'abîme dans la contemplation des côtes turquoise, mes pensées défilent.

Cet homme est le charme incarné. Il sait déjà tout de moi et je n'ai rien appris de lui, pour ainsi dire, si ce n'est qu'il est « dans les affaires » et qu'il n'a pas encore atteint trente ans. Avec un tel charisme, j'imagine qu'il doit être facile, pour lui, de trouver une

compagne de voyage avec laquelle discuter pour occuper le temps. Mais j'ai aussi senti une sorte de « distance de sécurité » entre nous : il ne répond à aucune question directe, parle volontiers de ce qu'il aime, jamais de ce qu'il est, et peut se montrer aussi distant que chaleureux. Je n'aurais pas aimé être le steward qui a renversé tout à l'heure un peu de café sur mes vêtements.

Lorsque nous touchons le sol, mes yeux sont encore fixés dans le bleu que l'on distingue derrière la piste d'atterrissage. Je souris en pensant que je vais avoir une année complète pour profiter de ce paysage magnifique. Je me retourne pour faire part de mes impressions à l'Homme Surnaturel, mais juste au moment où j'ouvre la bouche pour poursuivre la conversation, je remarque que tout le monde autour de moi s'est déjà levé. Quant à lui, il a déjà disparu.

Pas même un au revoir.

Je m'affaisse intérieurement. Bien sûr, j'aurais dû m'y attendre. J'ai occupé son temps pendant le vol, rien de plus.

À quoi est-ce que tu t'attendais, Sol ?

J'essaie donc de ne pas faire attention à cette partie de moi qui se sent si intensément déçue. Et puis, le paysage qui me tend les bras est tout de même une belle consolation.

Au moment de quitter mon siège, un petit carton blanc, à la place laissée vide par mon beau voisin, attire mon attention. Piquée par une curiosité incontrôlée, et bien consciente que cela ne me regarde pas, je m'en saisis. Le recto est entièrement blanc, mais au dos de la carte, une très belle écriture occupe harmonieusement l'espace.

Il est écrit : « Vous êtes bien curieuse, Mademoiselle. Qui vous dit que cette carte

vous est adressée ? Merci pour ces heures délicieuses. W.B. »

Puis, tout au bas de la carte : « P.-S. J'espère que vous appréciez les surprises. »

2. Le bout du monde

Dans le petit avion qui me conduit à Cat Island, ma destination finale, je tiens encore entre mes doigts la carte laissée par l'Homme Surnaturel. Cette carte m'était destinée.

Mais j'ai aussi compris, en le voyant monter dans un autre petit avion, beaucoup plus luxueux que le mien, que nous ne nous reverrions certainement jamais. Je réprime, à cette pensée, un sursaut de panique. Ce qui s'est passé pendant le vol m'a semblé si intense et en même temps si naturel, si simple, que la seule idée de ne plus jamais vivre cela m'horripile. Je m'efforce donc, tant bien que mal, de m'intéresser à ce qui se passe autour

de moi, pour ne pas me laisser envahir par le désarroi.

Heureusement, le spectacle qui se déroule sous mes yeux est stupéfiant. À plusieurs centaines de mètres au-dessous de moi se succèdent des volutes de bleu, de vert et de turquoise, dans toutes les nuances possibles. Les vagues qui déferlent à la lisière de la barrière de corail dessinent de longues franges mousseuses au large des côtes et je profite de chaque seconde, bien consciente de la chance insolente qui est la mienne en cet instant.

Quelques minutes à peine après avoir posé les pieds sur la terre ferme – pour de bon, cette fois –, j’aperçois les cheveux blonds de Sabine qui sautille pour attirer mon attention. Lorsque je me retrouve en face d’elle après avoir rassemblé mes bagages, ma tante se jette à mon cou.

Sabine est toute petite. Je ne l'ai jamais vue coiffée, son teint hâlé est celui d'un véritable pirate et son regard exprime ce mélange très particulier de dureté et d'amour qui la caractérise à la perfection.

– Oh ! mon Dieu, Sol ! Comme tu es belle ! Chaque année qui passe te rend plus jolie, s'exclame-t-elle sans même me laisser le temps de lui dire bonjour. Avec ces yeux brillants et ces joues roses, c'est difficile de penser que tu viens de passer neuf heures inconfortables dans un avion. Et ce jean te fait une silhouette vraiment... parfaite. Où est passée l'adolescente que je connaissais ?

Sabine me fait tourner sur moi-même en riant avant d'ajouter gaiement :

– Je suis si heureuse que tu sois ici. Si tu savais comme j'avais hâte que tu arrives.

Sa joie est communicative. Je l'embrasse vivement sur les deux joues en m'exclamant :

– Sab ! Quel endroit merveilleux...

– Oh ! attends, tu n'as encore rien vu !
Dépêchons-nous.

Et, tout en discutant des nouvelles de la famille, nous contournons un tronçon de plage bordé de petits restaurants pour nous diriger vers une sorte de port minuscule. Au bout du ponton sur lequel nous nous engageons, est amarrée une embarcation qui, comment dire, ne m'inspire pas particulièrement confiance. Malheureusement, c'est en regardant nettement dans sa direction que Sabine m'annonce avec fierté :

– Je te présente l'Axolotl, Sol. Mon fidèle Axolotl.

Devant mon air perplexe, ma tante ajoute avec insouciance :

– Ne fais pas cette tête, tu vas devoir apprendre à l'utiliser, tu sais. Et il est en bien meilleur état que tu ne le crois. Attention à toi.

Bien sûr, je manque de tomber en enjambant le pont. Ce bateau ne me dit vraiment rien qui vaille. L'expression qui se lit sur mon visage semble amuser Sabine, mais celle-ci connaît son affaire et son assurance me rassure. À peine les bagages embarqués, elle enclenche le moteur, me demande de détacher les amarres (tâche que j'exécute heureusement sans difficulté) et nous voilà parties. Je dois admettre que cette virée inattendue le long des plages de Cat Island est à couper le souffle.

– Regarde, on aperçoit déjà Hannah Beach.

– Sab, ne serait-il pas plus simple d'utiliser une... voiture ?

– Plus simple ? On voit que tu n’as jamais mis les pieds à Cat Island. Quand tu verras l’état des routes, tu comprendras de quoi je parle. Mais grâce à Dieu, c’est en train de changer. Nous avons un bienfaiteur, figure-toi.

Le sarcasme que j’entends dans sa voix m’intrigue.

– Un bienfaiteur ?

– Oui, un type qui dépense des fortunes pour la réhabilitation de l’île. À mon avis, c’est un peu suspect, ces débordements de générosité. Enfin. On ne va pas commencer à parler des petites histoires politiques de l’île, tu en entendras parler bien assez vite. Regarde plutôt à droite, on voit la maison.

Je regarde ma tante. Elle a tout d’un Robinson Crusoe. Elle est toute petite et toute ronde. À côté d’elle, moi qui ne suis pourtant pas si grande avec mon mètre

soixante-cinq, j'ai l'impression d'être une géante. Son teint est cuit par le soleil et ses cheveux mi-longs, coupés à la diable et naturellement châtains, sont entièrement blondis et rendus fous par le vent. Elle porte une longue tunique bleue et un pantalon corsaire légèrement élimé qui dévoile des jambes incroyablement musclées pour une femme de son âge. Nos yeux sont très semblables, elles sont la marque de fabrique de la famille : de grands yeux bleus presque trop clairs. J'aime sa beauté étrange, à la fois masculine et féminine.

Quelques minutes plus tard, je reconnais la grande demeure de Sab, que j'ai vue si souvent en photo. La ravissante maison, construite dans une architecture de type coloniale, est d'une blancheur éclatante. En face de nous, une immense terrasse couverte s'avance sur la plage, parmi les palmiers. Lorsque nous accostons sur le petit ponton

qui se trouve devant la maison, Sabine se tourne vers moi et me dit en riant :

– Explique-moi comment se fait-il que tu ne sois pas encore à l'eau ? Profite de ton après-midi, ma chérie, je m'occupe de tes bagages. Nous déjeunerons quand tu en auras envie.

– Sab, je suis là pour un an. J'ai le temps. Montre-moi plutôt la maison, j'en rêve depuis si longtemps...

– Oh ! alors, si tu en rêves... allons-y. Mais j'ai peur que tu ne sois un peu déçue. Viens, je vais te faire visiter.

Déçue ? Comment pourrais-je être déçue ?

Nous remontons toutes les deux la plage en silence car je passe d'une source d'émerveillement à l'autre. Le sable est doux comme de la soie et chaud comme s'il sortait du four. Le soleil brûlerait probablement la

peau s'il n'était accompagné d'une brise tiède qui rend tout agréable. Même mes cheveux, que je sens voleter autour de mon visage, ont l'air de se réjouir. Ma peau de rousse, mouchetée de centaines de petites taches brunes et mes yeux clairs, par contre, risquent de souffrir le martyre. Sous cette chaleur, je ne rêve plus que d'une chose : enfiler une petite jupe, passer un maillot de bain et enfiler une paire de sandales.

Immédiatement après la plage, nous pénétrons sous une passerelle extérieure qui conduit à une enfilade de portes : les chambres d'hôtes de la maison. Vu de près, je commence à entrevoir ce que Sab essayait de me faire comprendre tout à l'heure : à mesure que j'avance, je remarque que le blanc des balustrades est un peu écaillé, les coussins des fauteuils, sur la terrasse, ne sont plus de première jeunesse et, en avançant sur la petite coursive en bois blanc, je remarque des traces de rouille ici et là.

Pourtant, non, je ne suis pas déçue.

Ma chambre, au rez-de-chaussée, donne d'un côté sur la plage, de l'autre sur la dune et, lorsque j'ouvre la baie vitrée, un petit salon privé me tend les bras. Que pourrais-je vouloir de plus ? C'est mieux encore que je ne l'avais imaginé. À quelques dizaines de mètres, la longue bande turquoise de la mer me donne envie de crier de joie.

– Sab ?

– Oui ?

– Tout compte fait, je pense que je vais aller me baigner...

– J'aime mieux ça ! Quand tu auras fini, rejoins-moi sur la terrasse !

En moins de deux secondes, j'ai enfilé maillot de bain et sandales, attrapé une serviette de bain et je m'élançai, depuis ma terrasse, en ligne droite vers la mer.

L'eau sur le rivage est si chaude que j'en ai un frisson de bonheur. Alors je me laisse glisser sur le dos, les yeux perdus dans le vide, la tête beaucoup trop pleine de tout pour être en mesure de réfléchir à quoi que ce soit.

Lorsque je remonte en direction de la maison, un doux parfum de crustacés grillés envahit mes narines. Sab a fait les choses en grand : deux magnifiques langoustes grillées, nappées de beurre fondu à l'ail nous attendent. Mais je n'ai pas le temps d'y réfléchir, ma tante entre directement dans le vif du sujet :

– Sol, tu n'as pas encore tout visité, mais je pense que tu as compris que ce ne serait pas de tout repos ici...

– Tu veux parler de l'entretien de la maison ?

– De la maison et du bar ! Les travaux coûtent une fortune ici et la main-d'œuvre

est rare. Les employés compétents préfèrent les grands hôtels et les villages de vacances.

Ce n'est que maintenant que je perçois le désarroi dans lequel elle se trouve... et que je me pose enfin cette question, à laquelle j'aurais dû réfléchir bien avant : que vais-je bien pouvoir faire pour toi, Sab, moi qui ne connais pour ainsi dire rien à rien ?

Au fond de mon ventre un nœud se forme lorsque je réalise que je suis bel et bien partie, que j'ai laissé de côté mes études, abandonné Robin, ce garçon qui ne demandait qu'à me rendre heureuse, et mis ceux que j'aime des milliers de kilomètres derrière moi.

Sab a sans doute perçu mon malaise car elle change de sujet immédiatement.

– Ma chérie, tu n'as pas dormi depuis des heures. Tu devrais aller te reposer,

maintenant. Nous reparlerons de cette situation désastreuse à un autre moment. Je suis désolée de te gâcher ainsi tes premiers pas à Hannah Beach.

– Sab, tu ne gâches rien. Je suis venue ici pour toi, tu le sais. Mais oui, je pense que je vais aller dormir un peu.

Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est quand je débarque, encore à demi-endormie, dans l'aile de la maison où Sab a installé son appartement. Lorsqu'elle m'aperçoit, elle se lève en souriant.

– Quelqu'un que je connais a besoin d'un café.

Je m'étire.

– Avec plaisir. Quelle heure est-il ?

– Presque neuf heures. C'est étonnant, en général, les gens qui arrivent ici se réveillent

aux aurores après leur première nuit. Je pensais te trouver dans l'eau à mon réveil.

Tu parles, je n'ai pas fermé l'œil une minute, hier, dans l'avion.

Soudain, mon étonnant voyage me revient en mémoire. William Burton me revient en mémoire. Cette pensée m'arrache un sourire. On dirait même qu'à cette seule pensée, je deviens plus vivante. Sabine semble s'en apercevoir, elle aussi, car elle me dit :

– Ton sourire fait plaisir à voir, jeune fille. J'espère que tu te sens d'attaque car nous avons de quoi faire, aujourd'hui. Je dois d'abord t'apprendre à utiliser l'Axolotl. Ensuite, nous allons faire des courses car nous attendons deux vacanciers pour cet après-midi. Puis nous nous occuperons du bar qui ouvre à dix-huit heures et ferme... eh bien ! ferme quand il n'y a plus de clients.

Sabine me tend mon café en souriant :

– Voilà ma chérie, je te souhaite la bienvenue aux Bahamas ! Je suis encore surprise que ta mère ait accepté de te confier à moi.

Oh ! terrain glissant. Heure trop matinale.

Je refuse d'entrer dans cette conversation.

– Mais tu vois, je suis là. Et j'ai hâte de commencer à travailler. On commence par quoi ? Une leçon de bateau ?

Sabine hoche la tête.

– Comme tu veux, allons-y.

Mais nous sommes arrêtées dans notre élan par l'irruption d'une voix masculine :

– Excusez-moi, je cherche mademoiselle Delacourt.

Sabine et moi échangeons un regard interloqué, puis je bredouille :

– Oui... je suis Solveig Delacourt.

L'inconnu me lance un sourire avant d'ajouter :

– Alors j'ai un colis pour vous.

– Un colis... Pour moi ? Vous êtes certain ?

– Aucun doute, mademoiselle, dit-il en me tendant une grande et lourde enveloppe blanche sur laquelle rien, absolument rien n'est écrit.

Puis il reprend :

– Votre colis est assez volumineux, donc si vous le voulez bien, je vais vous laisser

prendre connaissance du contenu de cette lettre, pendant que j'irai décharger ma camionnette.

Sabine est aussi surprise que moi. Je ne sais pas quoi dire. Qui, à part mes parents, connaît ma nouvelle adresse ? Je suis sûre de ne l'avoir communiquée à personne... Sous l'œil amusé de ma tante, je déplie donc le courrier qui accompagne ce mystérieux colis. Celle-ci est épaisse et contient plusieurs documents. Je m'installe dans un fauteuil pour en découvrir le contenu et dispose le tout sur mes genoux.

En premier, une carte. Lorsque je la déploie, je comprends qu'il s'agit d'une carte de Cat Island. Mais elle est annotée d'une multitude de petites croix et de signes incompréhensibles. Qui a bien pu m'envoyer ça ? Ensuite, une seconde enveloppe. J'en extrais une photographie que je reconnais immédiatement. Mon estomac fait une

pirouette : Miller White. Au dos de celle-ci, je remarque qu'elle est numérotée... et signée.

Ok, c'est le moment de paniquer.

À côté de moi, Sabine ouvre des yeux ronds, sans toutefois oser poser la moindre question. Mon cœur s'emballe. Cette photo doit valoir une fortune et je n'ai pas besoin de lire la petite carte blanche qui accompagne ce cliché pour en connaître la provenance. Le sang bat furieusement à mes tempes et, lorsque je retourne la carte, je constate que ma main tremble légèrement.

Il est écrit, de cette plume harmonieuse que je connais déjà :

« Vous aimerez Cat Island comme je l'aime. J'ai pensé que cette photo vous plairait peut-être. À vous de découvrir de quelle plage il s'agit. J'ai semé quelques pistes sur la carte pour vous aider à la

retrouver, mais voici un indice supplémentaire, joint à ce courrier. »

Joint à ce courrier ? Je fouille dans l'enveloppe à la recherche d'un autre papier, mais rien. Comme si Sabine pouvait détenir une quelconque réponse à mes questions, je dresse les yeux vers elle. Ma stupéfaction doit se lire sur mon visage car elle éclate de rire en disant :

– Tu ne veux pas découvrir ton mystérieux colis ?

C'est vrai, le colis, je l'avais oublié...

À l'arrière de la maison, le livreur nous attend. Installé près de la porte d'entrée, je remarque un somptueux scooter en bois. J'ignorais que cela existait. Malgré ma confusion, je songe que le livreur doit avoir la belle vie pour s'offrir un engin pareil.

– Mademoiselle, voici.

Hein ? Quoi ? Voici quoi ?

Le livreur a avancé sa main en direction du scooter.

– Je vais vous demander de signer ici, s'il vous plaît.

– Excusez-moi, il doit y avoir une erreur.

– Si vous êtes Solveig Delacourt, je vous assure qu'il n'y a aucune erreur. Cette livraison vous est adressée.

« J'espère que vous appréciez les surprises. » Je me souviens à présent du post scriptum au bas de la carte, dans l'avion. En effet, pour une surprise, c'en est une. Mais je ne sais pas si elle est tout à fait à mon goût.

Quelques secondes plus tard, le livreur a disparu, nous laissant nez à nez avec cette luxueuse machine à propulsion solaire. Un mode d'emploi détaillé et un casque accompagnent l'engin, mais je suis bien trop

interloquée pour m'en occuper pour le moment.

C'est la voix de Sabine qui me fait redescendre sur terre :

– Eh bien ! Quelle arrivée fracassante sur notre petite île ! Tu en as beaucoup, des admirateurs de cette trempe ? Préviens-moi, que je fasse tout de suite construire un hangar pour entreposer les cadeaux de tes soupirants !

Je rougis, mais le ton goguenard de ma tante m'aide aussi à prendre un peu de recul. Surtout, je lui suis reconnaissante de ne pas chercher à en savoir davantage.

– Solveig, on a beaucoup de travail aujourd'hui. Peut-être pourra-t-on s'occuper de ta monture supersonique un peu plus tard ?

– Tu as raison, Sab, allons-y. Laisse-moi seulement m’habiller et je te rejoins dans dix minutes.

Dans la douche, j’essaie de mettre un peu d’ordre dans mes émotions et ce n’est pas sans difficulté car celles-ci forment une multitude de strates complexes, quelquefois emmêlées les unes dans les autres et souvent contradictoires. Après quelques minutes, j’ai quatre conclusions à tirer de mes réflexions.

Un.

La midinette en moi est un peu trop joyeuse pour que ce soit honnête.

Deux.

L’extravagance de ces cadeaux me met mal à l’aise. C’est trop. Trop cher. Trop clinquant. Trop... intrusif.

Trois.

Comment a-t-il trouvé mon adresse ? Est-il installé sur l'île ? A-t-il demandé à quelqu'un de m'espionner ? Pourquoi ne m'a-t-il laissé aucun moyen de lui répondre ? Ces mystères sont déstabilisants.

Quatre.

Une carte au trésor, tout de même. N'est-ce pas la chose la plus romanesque que l'on m'ait jamais offerte ? O.K., la midinette en moi prend tout de même pas mal de place.

3. Qui êtes-vous ?

Quatre jours se sont écoulés depuis l'étrange courrier de William Burton. Une éternité. J'ai beau essayer de ne pas accorder trop d'importance à tout cela, cette histoire ne quitte pas mon esprit. On dirait qu'un voile recouvre toutes mes pensées et chacun de mes gestes : son image se superpose à tout, elle ne me quitte jamais et il suffit que s'impose à moi le souvenir d'un frôlement de sa main pour me faire basculer dans une délicieuse rêverie. Je jure pourtant que j'essaie réellement de prendre du recul, mais rien ne marche. Tout me ramène à ces yeux bruns, à ce parfum légèrement ambré et à ce sourire.

Si j'en crois le message que je viens de recevoir, ce n'est pas Violaine qui va m'aider à prendre mes distances. Je me demande si j'aurais dû lui raconter tout ça.

Évidemment tu as eu raison, sinon, à quoi servirait une meilleure amie ?

De : Violaine.Bort@gmail.com

À : Sol.delacourt@gmx.com

Sujet : Ohé du bateau !

Eh ! ma vieille ! J'attends des nouvelles. Ne fais pas semblant d'avoir oublié de me parler de l'Homme Surnaturel. JE TE CONNAIS.

Tu me manques,

Violaine

P.-S. Je suis jalouse de toi jusqu'à la fin de mes jours, mais merci pour les photos.

Quel qu'en soit le contenu, recevoir un mail de Violaine a toujours pour effet de faire pousser des petites paillettes de joie autour de moi.

De : Sol.delacourt@gmx.com
À : Violaine.Bort@gmail.com
Sujet : Re : Ohé du bateau !

Rien de nouveau sous le soleil de Hannah Beach. Je ne vois pas l'intérêt de reparler une fois de plus de ce garçon qui, si tu veux tout savoir, brille surtout par son absence. D'ailleurs, si tu voulais bien cesser de me relancer sur ce sujet toutes les deux minutes, je n'y penserais même plus.

Mille baisers bahaméens,
Sol

Je clique sur le bouton « envoyer » de ma messagerie. Mais à peine ai-je le temps de consulter les autres messages de mes amis que je reçois cette réponse lapidaire :

De : Violaine.Bort@gmail.com

À : Sol.delacourt@gmx.com

Sujet : MENSONGES !!!!!!!!!

Je sais que tu ne penses qu'à ça. Tu ne serais pas une fille sinon. Ce soir, 17h00 pour toi, je veux te voir sur Skype. Aucune excuse ne sera tolérée.

V.

Je soupire. Elle a raison, évidemment. Si je n'avais pas autant de choses à faire, ça virerait sans doute à l'obsession et je me sentirais encore plus bête. Oh ! et puis après tout, j'ai besoin de vider mon sac.

De : Sol.delacourt@gmx.com

À : Violaine.Bort@gmail.com

Sujet : Si tu veux tout savoir...

Je ne sais pas ce qui est le pire : le malaise que j'éprouve parce que je me suis sentie... observée ? Ne pas avoir de nouvelles depuis quatre jours ? Ou me sentir comme une adolescente s'amourachant d'un acteur de cinéma, c'est-à-dire d'une personne inaccessible, mystérieuse, supérieure et lointaine ?

Ai-je répondu correctement à vos questions, madame l'inspectrice ?

Sol

P.-S.

– Impossible pour ce soir, je ne vais pas avoir une minute à moi. Demain ?

– Des trois, la carte est de loin mon cadeau préféré : jamais je n'aurais imaginé détenir un jour une carte au trésor.

– Ne me suggère pas de le contacter moi-même, j’y ai déjà pensé. La simple idée qu’il m’envoie promener me pétrifie, c’est non.

Cette fois, je ferme énergiquement le clapet de mon ordinateur. J’ai énormément de travail à la maison. Je réfléchis depuis des heures à la manière d’établir une méthode de comptabilité viable à la fois pour la maison d’hôte et le bar, qui ne fonctionnent pas de la même façon. Sabine a mille qualités, mais il ne fait plus aucun doute pour moi que la gestion n’en fait pas partie.

– Sol, as-tu une minute ?

Justement, elle vient de surgir dans ce qui me sert de bureau durant la journée : une petite table dans un recoin du bar, qui donne sur la plage.

– Oui.

– Je voudrais te parler d'une idée. Mais en fait tu n'as pas le choix, tu dois dire oui.

– Oui.

Elle rit.

– Attends quand même que je t'expose mon projet ! Je voudrais organiser une fête.

– Une fête, en quel honneur ?

– Eh bien, en ton honneur, dit ma tante, hésitante.

– Oh ! Sab, je ne sais pas si...

– Trop tard, tu viens de dire oui, m'interrompt-elle malicieusement.

Puis elle ajoute, plus sérieuse :

– Écoute, j'ai peur que tu t'ennuies à travailler toute seule ici. Tu as besoin de rencontrer du monde et je voudrais te présenter mes amis.

Je soupire. C'est si gentil.

– Dans ce cas, je m'incline, ma tante. Merci beaucoup. Que puis-je faire pour t'aider ?

– En fait... j'ai très légèrement pris les devants et... la fête a lieu ce soir.

– Ce soir ? Mais...

– Ne t'inquiète pas, j'ai tout prévu. Il faudra juste décorer un peu la salle et installer les petits plats que j'ai prévus de préparer. On a tout l'après-midi pour ça.

– Mais... et...

Oh ! mon Dieu...

Tout mon être se fige. Dans l'encadrement de la porte, je viens de voir se découper une silhouette identifiable entre mille. Cheveux bruns, bouclés, un mètre quatre-vingts environ, peut-être un peu plus, une carrure de mannequin insolemment moulée dans un T-shirt blanc... Et ce sourire.

Devant ma tête, Sabine a fait volte-face. Je vois son visage se décomposer de surprise et ce n'est rien comparé à son expression lorsqu'elle m'entend prononcer le nom de notre visiteur inattendu. Mais instantanément, elle se reprend, se racle la gorge et annonce :

– Sol, j'ai une course à faire. On se retrouve ici vers quinze heures ? Prends ton après-midi, c'est ta journée, aujourd'hui.

Et, sans attendre de réponse, elle quitte les lieux prestement.

En essayant de ne pas tenir compte du fait que je suis habillée et coiffée n'importe comment, je me lève pour saluer William. Je tente d'avoir l'air désinvolte.

– Bonjour. Quelle surprise, dis-je en essayant d'avoir l'air détaché.

– Bonjour Mademoiselle. Voici donc le lieu où vous vivez. Vous plaisez-vous ici ? répond-il posément, sans cesser de sourire.

Mon Dieu, qu'il est beau...

– Oui, Monsieur Burton, je me plais beaucoup ici. Cat Island semble être une île magnifique. Voulez-vous boire quelque chose ?

William s'avance, toujours doté de sa grâce de chat et s'installe sur la chaise qui se trouve juste en face de moi, ses yeux brun-vert vissés aux miens dans un regard d'une telle intensité que j'ai du mal à le soutenir. Je me rassois vivement en tentant d'ignorer l'incontrôlable fébrilité qui s'empare de moi et me rend si vulnérable lorsque je me trouve près de lui. Si délicieusement vulnérable. De sa belle voix grave et posée, je l'entends me répondre :

– Non, merci. Je voulais simplement vous... dire bonjour.

Dis donc Sol, tu n'étais pas supposée avoir quelques griefs après ce garçon ?

– Solveig ?

– Pardon. Je... j'avais la tête ailleurs. Voulez-vous boire quelque chose ? dis-je dans une sorte d'état second.

Il sourit, un rien moqueur.

– Non, merci. Toujours pas.

Mais la conversation est loin d'être aussi facile que la dernière fois : un blanc s'installe entre nous. J'ai envie de lui dire tant de choses et c'est comme si tout s'était emmêlé dans ma tête, rien d'autre ne me vient à l'esprit que ceci :

– Vous n'auriez pas dû. Pour le scooter.

J'ai parlé sur un ton plus sec que je ne l'aurais voulu. Immédiatement, je le regrette en voyant son beau visage se rembrunir subitement.

– J'espérais vous faire plaisir. Apparemment, je me suis trompé, fait-il en fronçant les sourcils.

– Non ! Enfin... oui. Oh ! ce n'est pas ce que je veux dire, dis-je, rouge de confusion.

Devant son silence, je me sens obligée d'ajouter quelques mots.

– C'est que... je me suis sentie, je ne sais pas... épiée. Comment avez-vous trouvé mon adresse ?

– Épiée ? Mais non, voyons. Quant à votre adresse, j'ai... disons, quelques facilités pour ces choses-là. Je ne pensais pas que vous pourriez en prendre ombrage, me dit-il, l'air sincèrement surpris.

– Et... tous ces cadeaux ? Pourquoi ?

– Ils ne vous font pas plaisir ?

– Si, comment pourrais-je ne pas être flattée par de telles attentions. Mais ce n'est pas le problème ! Tout cela coûte une fortune. Je ne peux pas accepter.

– Mais si, vous pouvez, insiste-t-il. J'ai acheté cette photo de White sur un coup de tête et elle était dans un carton depuis des années. Devant votre enthousiasme, il m'a semblé naturel de vous l'offrir. Quant au scooter, je n'allais tout de même pas vous offrir la carte des trésors cachés de Cat Island sans vous donner les moyens d'explorer l'île dans de bonnes conditions !

Oui, vu comme ça, c'est évident.

La légèreté amusée avec laquelle il vient de dire cela me gagne. On dirait un enfant parlant d'un jeu. Le ressentiment qui m'habitait se dissout et je me radoucis.

– Merci pour la carte. J'ai hâte de découvrir les merveilles que vous avez mentionnées, dis-je, vraiment sincère. Le scooter, peut-on le considérer comme un prêt ?

– Absolument pas. Il est à vous, me répond-il, radical. Mais justement, je voulais vous proposer de vous faire visiter l'île cet après-midi.

Oui ! Oui ! Oui ! Mais non, tu as une fête à préparer, Sol.

Je murmure, déçue :

– C'est que... je ne peux pas. Ma tante, que vous avez vue tout à l'heure, organise une fête ce soir. Je dois l'aider à tout installer.

– Je vois.

Ma profonde déception doit se lire sur mon visage. Pourtant, au froncement de ses

sourcils, je devine que ce garçon n'aime pas qu'on lui refuse quoi que ce soit.

D'ailleurs, il n'accepte pas totalement ce refus et reprend :

– Vous accepterez donc de boire un verre avec moi ? À 14 heures. Ne dites pas non, je vais penser que vous m'en voulez encore, ordonne-t-il en souriant, son regard rivé au mien.

Une lame brûlante me traverse. Ce regard est irrésistible.

On dirait que vous savez obtenir ce que vous voulez monsieur Burton.

Je devine que je rougis légèrement. Dans son regard, je vois aussi qu'il sait déjà qu'il a gagné. Je capitule :

– Comme vous voudrez, monsieur Burton.

Son visage s'éclaire et c'est avec un ton de vainqueur qu'il me dit :

– Parfait. Retrouvez-moi tout à l'heure, là où le soleil de midi transforme le monde en or pur.

Les énigmes l'amuse visiblement. Mais le voilà déjà prêt à partir. En se dirigeant vers la porte, il ajoute :

– Je dois vous quitter. À tout à l'heure, je compte sur vous !

Quelques secondes plus tard, le temps de reprendre mes esprits, je me rue sur l'ordinateur.

Là où le soleil de midi transforme tout en or pur.

Comment savoir de quoi il parle ? Sur internet, les requêtes « soleil de midi », « mine d'or », « lieu or Bahamas » et « or Cat Island » ne donnent aucun résultat. Mais une phrase venue de loin surgit tout à coup de ma mémoire, une phrase de mon père, qui m'avait promis que nous irions ensemble, un jour, voir Sabine à Cat Island. Il parlait d'un restaurant qui se transforme en or...

Sur internet, je tape « restaurant or Cat Island Bahamas ».

Je l'ai !

Immédiatement, je trouve un lien qui mentionne un hôtel, dont la façade est recouverte d'une variété de Mica qui, lorsqu'on l'incline d'une certaine façon dans la lumière, devient aussi brillant que de l'or. Quelques secondes plus tard, j'ai trouvé l'adresse. Il s'agit du Grand Hôtel, qui se trouve sur Long Bay. D'après la carte, c'est trop loin pour m'y

rendre à pied. Je pourrais en profiter pour utiliser le magnifique scooter qui m'attend à l'arrière de la maison, mais un petit animal buté, en moi, s'y refuse encore. J'irai à vélo.

J'enfile en vitesse une petite robe de mousseline vert d'eau qui contraste avantageusement avec ma tignasse rousse attachée en chignon au-dessus de ma tête, des ballerines argentées, et me voilà partie.

Au pied du bâtiment, je me sens tout à coup intimidée. Le Grand Hôtel est un véritable palais moderne. On y pénètre par une sorte de jardin où se mêlent sculptures lumineuses et végétation. Je traverse timidement le grand hall d'entrée et rejoint ce qui pourrait ressembler à une forêt futuriste. Par un astucieux procédé de miroirs, les arbres semblent suspendus dans le vide et le reflet des milliers de cristaux qui recouvrent le mur se répercute partout dans le feuillage.

Lorsque je parviens enfin à l'immense patio qui ouvre sur le bar, je n'ai pas le loisir d'observer quoi que ce soit : tout est éclipsé par sa présence. Installé dans un fauteuil ultra design à une table ombragée par le feuillage d'un grand frangipanier, William.

Mais il n'est pas seul. Une jeune femme se tient debout devant lui et leur discussion semble animée. Ou plutôt non : elle est visiblement agitée ; William, lui, fait preuve d'un calme souverain. L'impression de faire irruption dans une scène qui ne me concerne pas m'envahit et je n'ose faire un pas de plus. Mais à l'instant où il s'avise de ma présence, William se lève, adresse quelques mots à la jeune femme qui s'éloigne sans piper mot... non sans me lancer, j'en jurerais, un regard qui me laisserait pour morte s'il était armé de balles.

L'Homme Surnaturel se lève pour m'accueillir.

– Je vois que vous avez trouvé facilement.
Qu'est-ce qui vous a mise sur la voie ?

Le ton de sa voix est chaleureux et pénétrant.

Comment fait-il pour me donner cette impression, chaque fois que nous sommes ensemble, que rien d'autre ne compte, en dehors de ma petite personne ?

Je m'assois timidement. Une bouteille de champagne nous attend déjà et William remplit ma coupe, pendant que je lui réponds, évasive :

– Oh ! un vieux souvenir.

– Voilà qui me donne envie d'en savoir davantage, dit-il en me regardant au fond des yeux.

– Rien d'intéressant. Juste une phrase de mon père. Il m'avait parlé, il y a longtemps, du restaurant qui se change en or, dis-je,

embarrassée de lui raconter ainsi un souvenir d'enfance.

– Alors, qu'en pensez-vous ?

– C'est incroyablement beau, ici. Mais je n'ai pas vu la fameuse façade, dis-je en tentant de contrôler le regard intimidé que je pose sur tout ce qui m'entoure.

– Pour ça, c'est simple, il vous suffit de vous retourner. Mais l'effet était beaucoup plus éclatant il y a une heure.

Puis après un silence, il murmure, comme s'il voulait me divulguer un secret :

– La prochaine fois, nous choisirons mieux notre horaire.

La prochaine fois...

Impossible d'ignorer le petit bond que vient de faire mon cœur.

Puis William se penche légèrement au-dessus de la table, nimbant l'air, autour de moi, d'enivrants effluves, avant d'ajouter :

– Mais je vais devoir vous demander de m'excuser une fois de plus. Une urgence m'oblige à reporter notre entrevue.

– Oh... fais-je tristement.

La déception doit se lire sur mes traits, car William ajoute immédiatement :

– Quand nous reverrons-nous ?

– Je... je ne sais pas... je...

Mais soudain, une idée me vient à l'esprit.

– Oh ! Pourquoi ne viendriez-vous pas à ma fête, ce soir ?

– Votre fête ? répond-il, interloqué.

– Oui, Sabine, ma tante, l'a organisée pour mon arrivée. Elle ne verra donc pas

d'inconvénient à ce que j'aie mes propres invités ! dis-je avec espoir.

Son visage se referme. Ma proposition ne l'intéresse manifestement pas plus que cela. Mais, contre toute attente, je l'entends me répondre avec sérieux, comme s'il s'agissait d'une réflexion longuement pesée et mûrie :

– Entendu. Je viendrai.

Puis il se lève en ajoutant :

– Pardon, je dois m'éclipser. Mais prenez le temps d'apprécier la terrasse. Vous me direz ce soir ce que vous avez pensé du champagne, c'est un de mes favoris. Je vous retrouve tout à l'heure.

En disant cela, sa main frôle mon bras, provoquant une sorte de douce brûlure qui me laisse hébétée. Face à lui, c'est comme si

une autre personne s'emparait de mon corps.
Une autre moi.

Lorsque je retrouve mon calme, William n'est plus dans mon champ de vision. Tout ce qui m'entoure, soudain, perd de ses couleurs et je réalise que je ne suis pas très à l'aise, installée ici toute seule à la terrasse d'un luxueux hôtel. Depuis que William est parti, je remarque une fois encore cette impression tenace d'irréalité qui m'envahit après l'avoir vu. S'il se trouve en face de moi, je me sens insignifiante, chanceuse mais... déplacée. S'il ne l'est pas, j'ai l'impression d'avoir rêvé...

À la maison, l'horloge marque sept heures du soir. Tout est prêt. Sabine est partie se changer lorsque l'on frappe à la porte. Encore un livreur. Encore un colis.

Dans le paquet qui m'est adressé, je découvre une somptueuse robe mi-longue, en

voile bleu foncé, entièrement décolletée dans le dos et semée de minuscules cristaux qui me donnent l'impression de tenir dans mes mains un coupon de nuit étoilée. La robe est accompagnée de trois paires de chaussures identiques. Sur la carte qui l'accompagne, je peux lire :

« On dirait que j'ai la manie de vous faire des cadeaux. C'est votre fête, ce soir, vous devez être la reine. Vous êtes une femme captivante, Solveig. À tout à l'heure. »

W.B.

P.-S. J'ai pris la liberté de vous faire livrer ces escarpins en 36, 37 et 38. Mes talents d'espionnage se limitent aux adresses. »

Allons bon, encore une extravagance. Je devrais me sentir agacée, mais la petite note d'humour, au bas de la carte, me désarme totalement. Et puis je n'ai jamais rien essayé

de si luxueux... Quel mal y a-t-il à essayer, au moins ?

Quelques secondes plus tard, le reflet que me renvoie le miroir me laisse sans voix. Le décolleté, pourtant très pudique, fait ressortir une poitrine ronde et généreuse, et le tissu ondoie gracieusement autour de mes jambes, rendues miraculeusement longues et fines par des escarpins de soie aux talons vertigineux. La caresse du tissu sur mon corps est exquise. Voluptueuse, même. Mes boucles rousses se marient merveilleusement avec le bleu nuit de la robe qui fait ressortir le bleu pâle de mes yeux d'une façon étonnante.

Je n'ai jamais rien porté d'aussi beau et je me sens, chose exceptionnelle, plutôt jolie. Un long moment s'écoule ainsi, avant que je ne prenne ma décision : vais-je porter cette robe, ce soir ?

Lorsque je rejoins le lieu de la fête, il est plus de huit heures. La grande terrasse est pleine de monde. À l'instant même où j'apparais dans l'encadrement de la baie vitrée, la voix de Sabine retentit :

– Et voilà la reine de la soirée !

Autour de moi, chacun cesse de parler et ma tante s'approche, un sourire heureux aux lèvres. En me prenant les mains, elle murmure avec admiration :

– Ma chérie, quelle robe extraordinaire. Tu es magnifique. Viens vite que je te présente.

Puis, m'entraînant parmi les petits groupes déjà rassemblés, le défilé des présentations commence. Je rencontre d'abord Sacha et Luna, un couple d'amis américains installé sur l'île depuis près de vingt ans. Ensuite, Sabine égrène une suite

de prénoms que je ne parviens pas à retenir. Bahaméens, Américains, Hollandais, Mexicains... Je remarque qu'il y a ici des gens venus des quatre coins du monde. Et me voici maintenant face à un jeune homme timide, qui doit avoir vingt-six ou vingt-sept ans, accompagné de son père, Hector Hermann, un homme massif à la physionomie sévère, dont la voix m'est curieusement antipathique.

– Voici donc notre nouvelle voisine. Solweig, je suis enchanté, dit-il avec une certaine hauteur.

La main que me tend monsieur Hermann est moite et brutale. Je me force à sourire quand il ajoute à l'intention de son fils :

– Luke, prends rendez-vous avec cette jeune fille pour lui faire visiter l'île. Invite-la à déjeuner un jour de cette semaine.

Au ton autoritaire de son père, le jeune homme se raidit et articule d'un air embarrassé :

– C'est que... Solveig, avec grand plaisir. Samedi, si vous voulez. Je suis disponible.

Piquée au vif, je rétorque, un peu sèchement :

– Oui, oui, on verra ça.

Puis je m'éloigne, sous le prétexte de me servir un verre. Mais à peine quelques secondes plus tard, le jeune homme en question me rejoint, seul cette fois, et se plante devant moi :

– Je crois que nous avons pris un mauvais départ. Je m'appelle Luke. Excusez mon père, il a une fâcheuse tendance à vouloir essayer de me caser avec toutes les jeunes filles de l'île. Je me ferais un plaisir de

vous faire faire le tour du propriétaire, vraiment, dit-il chaleureusement.

– C'est que... enfin, c'est déjà programmé dans mon emploi du temps.

Je ne sais pas quelle est l'expression qui peut se lire sur mon visage, mais Luke me répond d'un air complice :

– Je vois.

Devant mon silence, il enchaîne :

– Alors peut-être pourrions nous faire autre chose. Avec un petit groupe, nous faisons de la slackline, tous les dimanche matin. Ça vous tente ?

– De la slackline ! Oh ! oui, volontiers. Je n'en ai fait qu'une fois, lors d'une démonstration, mais j'ai adoré. Vous parlez bien de cette ligne tendue entre deux arbres et sur laquelle on marche ?

– Exactement. Enfin, lorsque vous arrivez à marcher, répond-il en riant. Si vous voulez, il y en a une dont je ne me sers pas, je peux vous la prêter pour vous entraîner...

– Vraiment ? Oui, ce serait super !

La tournure de cette conversation commence à me plaire énormément. Luke semble adorable. Son père, avec qui il travaille, possède le vaste village de vacances qui se trouve un peu plus haut, au nord de l'île, et ce voisinage me semble de très bon augure.

C'est ce moment que choisit l'Homme Surnaturel pour apparaître dans le décor. Un délicieux frisson me parcourt au moment où ses yeux découvrent, avec un plaisir visible, que je porte son somptueux présent.

Mon épiderme réagit à la seule caresse de son regard, c'est incroyable.

– Pardon de vous interrompre. Je voulais simplement saluer la reine de la soirée, dit-il avec assurance.

Je rougis de plaisir.

– William, je vous présente Luke Hermann. Luke est un voisin.

– Enchanté, dit Luke, visiblement impressionné. Nous ne nous connaissons pas, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous.

Luke lui tend en souriant une main que William accueille avec une raideur non dissimulée en prononçant simplement un bref :

– Moi de même.

L'expression glaciale qui accompagne ces mots jette un froid et j'essaie d'enchaîner :

– William, nous parlions de Slackline. Luke va m'en prêter une, dis-je, un rien désespérée.

Mais au lieu de faire l'effort de se joindre à la conversation, celui-ci ne desserre pas les mâchoires. J'insiste, un sourire légèrement paniqué au coin des lèvres :

– Vous connaissez ce sport ?

William hoche simplement la tête en signe d'approbation.

OK, ça ne va pas être facile.

Luke tente de venir à mon secours et ajoute, avec l'air de marcher sur des œufs :

– Il y a une compétition, jeudi soir, sur Duck Beach. Vous pourriez venir, tous les deux ?

– Mais oui, pourquoi pas ! William, qu'en dites-vous ? ai-je ajouté avec espoir.

Malheureusement, William n'est pas coopératif et, pendant que nous poursuivons péniblement la conversation, si joyeuse il y a quelques minutes, je vois l'expression de l'Homme Surnaturel s'assombrir inexplicablement, de minute en minute.

Lorsque Luke, finalement, propose d'aller nous chercher à boire, je comprends que c'est une tentative désespérée pour débloquer la situation.

Je me retrouve donc seule avec mon étrange invité. Le silence installé entre nous me rend fragile et je constate qu'il n'est pas disposé à me faciliter les choses. Les yeux rivés au sol, je murmure :

– Merci pour la robe. Vous n'auriez pas dû, mais elle est magnifique.

Le ton de ma voix est timide et il se radoucit.

– Non, Solveig. C'est vous qui la rendez magnifique. Je suis heureux qu'elle vous plaise.

Puis il ajoute à mon oreille, sur un ton plein de malice :

– Me direz-vous quelle est votre peinture ? On ne sait jamais, c'est une information qui peut servir.

Une fois de plus, je me sens virer à l'écarlate. La douceur de son souffle à la base de mon cou me fait chavirer. Pour ne pas perdre tout à fait contenance, je tente de reprendre la conversation là où elle en était il y a quelques minutes :

– Viendrez-vous avec nous jeudi soir ? Luke est...

Mais il ne me laisse pas le temps d'achever ma phrase :

– Écoutez, je vais y aller. Je suis ravi de voir que vous êtes si bien entourée. Profitez bien de cette magnifique soirée, lâche-t-il sur un ton coupant.

Et, sans me laisser ajouter une parole, il a déjà filé. Décidément, c'est une manie chez lui. Je voudrais le retenir, mais je ne sais pas comment. Il semble tellement irrité tout à coup.

Lorsque Luke revient vers moi, trois verres à la main, j'élude d'un geste la question que je peux lire dans son regard et nous poursuivons notre discussion, en essayant de faire comme s'il ne s'était rien passé.

Pourtant, mon esprit est ailleurs. Je nage en pleine confusion : que s'est-il passé exactement ? Ai-je dit ou fait quelque chose de déplacé ? Aurais-je dû le suivre pour tenter de comprendre sa mauvaise humeur ? J'aurais tant aimé retrouver cette facilité de

communication que nous avons partagée dans l'avion...

En entendant des bribes de conversation autour de moi, je remarque que William est le sujet de bien des échanges. Sa présence n'est pas passée inaperçue et je réalise que tout le monde ici sait qui il est. Tout le monde à part moi. Luke ne peut d'ailleurs retenir la question qui lui brûle les lèvres :

– Tu connais donc William Burton. Tout le monde est surpris de l'avoir aperçu ici. Habituellement, on ne le voit jamais en compagnie d'autres personnes.

– Habituellement ?

– Bien sûr, il est présent lors des inaugurations, ce genre de chose, mais jusqu'à maintenant, je ne l'ai jamais croisé dans d'autres circonstances. Je le comprends, tu sais. À sa place, je pense que je me comporterais de la même façon.

– Comment ça ? insistai-je, piquée par la curiosité.

– Eh bien... tout cet argent dépensé pour l'île, l'hôpital, le Grand Hôtel, le Parc Naturel... En quelques années, cette petite île décrépite est devenue un vrai pôle d'attraction touristique. Tout cela grâce à lui. On est toujours intimidé en sa présence, il a tant fait pour les gens d'ici... pour nous. Et en même temps, personne ne sait vraiment ce qu'il fait. Forcément, toutes ces inconnues dans sa vie ne sont pas toujours bien interprétées. De nombreux bruits circulent sur la naissance de sa fortune... et puis, toutes ses absences... Quelquefois, on ne le voit plus pendant des semaines et il réapparaît. Enfin, voilà : William Burton, c'est un peu l'Homme Mystère, ici, mais je suppose que tu sais déjà tout cela.

Oui, oui. Évidemment.

Toutes ces informations me donnent le tournis. Où ai-je mis les pieds ? J'essaie de

ne rien laisser paraître de mon trouble auprès de Luke et me contente d'acquiescer en souriant. Puis je change de sujet et le reste de la soirée s'écoule doucement parmi cette foule encore étrangère, mais à laquelle, dans quelques mois, j'appartiendrai vraiment.

Vers deux heures du matin, tous les invités ont quitté la maison. Sabine est partie se coucher en m'intimant l'ordre de laisser les choses en l'état, assurant que l'on rangerait demain matin. Elle n'a même pas mentionné la présence surprenante de William, mais je suis sûre qu'elle ne manquera pas d'aborder ce sujet dans les jours à venir.

La plage est tiède à cette heure de la nuit et, assise sur les petits escaliers de bois qui mènent à la plage, je me laisse envahir par le calme qui contraste avec le malaise qui ne m'a pas quittée, depuis l'instant où Luke m'a révélé les grandes lignes du dossier « William Burton ». Si seulement il pouvait être

plus simple, cesser de m'envoyer des cadeaux hors de prix... Je voudrais tant qu'il me raconte qui il est, ce qu'il fait de ses journées, ce qui le rend heureux.

Je suis une fille toute simple, William.

Mais tout à coup, une main sur mon épaule m'arrache un cri de surprise. Lorsque je me retourne, il est là. Mais d'où sort-il encore ?

– Excusez-moi. Vous permettez que je m'assoie ? me dit-il avec douceur, une main chaude posée sur mon bras.

J'essaie d'ignorer le trouble que me procure ce contact. Que puis-je répondre ? Silencieusement, je désigne l'espace libre à côté de moi. Une fois encore, des sentiments contradictoires m'envahissent : on dirait que je voudrais à la fois me tenir à distance et me

jeter à son cou. Mais William interrompt mes pensées :

– Je marchais sur la plage, un peu plus bas, quand je vous ai vue, dit-il doucement.

Puis il reprend sur un ton plus retenu :

– Vous vous êtes beaucoup amusée, ce soir.

La raideur dans sa voix m'indique que, même s'il tente de se maîtriser, quelque chose l'agace prodigieusement. J'essaie donc de ne pas alimenter sa mauvaise humeur en répondant vaguement :

– Oui, c'était très réussi.

– Et ce Luke ? dit-il, inquisiteur.

– Oui ?

– Il vous plaît ?

Pardon ? Qu'est-ce que c'est que cet interrogatoire ?

– Comment ça, « Il me plaît » ?

– Vous, en tout cas, vous lui plaisez, martèle-t-il d'un ton qui ne souffre aucune réplique.

Mais je ne peux m'empêcher de me défendre vivement.

– Mais non ! Pas du tout ! Il veut seulement être aimable, m'aider à m'installer ici, me faire des amis.

– Solveig, vous ne vous rendez compte de rien. Quel homme ne voudrait pas davantage quand il est près de vous ? me dit-il doucement.

En disant cela, il prend mon visage dans mes mains, me forçant à le regarder dans les yeux. Mon sang, d'un coup, se fige dans mes veines. Que cet homme est beau et attirant.

Tout, dans ma tête, semble soudain s'effacer. Il peut être business man, milliardaire, maître du monde ou chauffeur de taxi, en cet instant, ça ne fait absolument plus aucune différence.

Entre nous, le silence est d'une épaisseur dense, presque douloureuse. Mes yeux rivés aux siens, je prends conscience de la place qu'il occupe dans ma tête, depuis notre rencontre. Son visage est à quelques centimètres du mien maintenant et je sais ce que je voudrais qu'il fasse. Je le sais très exactement.

– Solveig, comment faites-vous cela ? murmure-t-il entre ses lèvres parfaitement ourlées.

– Qu'ai-je fait ? ai-je à peine la force d'articuler, le souffle coupé.

Alors il reprend, en approchant encore son beau visage du mien et ajoute dans un souffle :

– Cela...

Au moment où ses lèvres rencontrent les miennes, une onde de chaleur se répand dans mon corps à la vitesse de la lumière. Et même, il me semble, au-delà de mon corps. Mon cœur, qui s'était arrêté, s'emballe comme un cheval fou qui aurait découvert quelque chose de grand et beau comme la liberté. Nos souffles mêlés m'électrisent dans le baiser qu'il me donne, impérieux, autoritaire, comme s'il cherchait à atteindre quelque chose de spécial en moi. Ses bras se resserrent ; ils me font percevoir une force et une douceur en lui, qui me galvanise. Ma respiration me trahit, je suis hors d'haleine et, lorsqu'après un long moment, ses lèvres quittent les miennes pour parsemer une myriade de baisers sur mon visage, j'ai envie

de le supplier. Le supplier de quoi, je l'ignore. De ne pas mettre fin à ce moment, peut-être, mais je me tais.

En cet instant, on dirait que c'est ma vie entière qui est suspendue à ses lèvres.

J'ignore combien de temps a duré ce baiser, mais lorsque William s'écarte de moi, j'ai l'impression que l'on m'arrache à quelque chose de vital. Je voudrais protester mais je n'ai plus la force de rien. Il caresse mes cheveux avec une tendresse que je ne soupçonnais pas en lui. Comme s'il se parlait à lui-même, il murmure, les lèvres perdues dans mes cheveux :

– Vous êtes si belle. Vos yeux, je n'en ai jamais vus de pareils, on dirait deux diamants. Ces taches de rousseur, sur vos épaules... quel prodige. Quand je pense que vous ignorez tout de votre charme...

Je reste silencieuse et me contente de me laisser bercer par cette mélodie magique. Pour rien au monde, je ne voudrais rompre cet instant.

Enfin, après un long moment, William brise le silence de cette voix grave et sensuelle qui me fait vibrer à chaque modulation et m'annonce, comme s'il avait longtemps hésité avant de prononcer ces mots :

– J'ai quelque chose à vous demander Solveig.

La très légère hésitation que je perçois dans sa voix contracte instantanément mon estomac.

Aussi, c'est presque avec angoisse et sans oser le regarder dans les yeux que je m'entends lui dire :

– Quelque chose à me demander ?

– Oui. Quelque chose d'important.

Et après un court silence, il ajoute, plein d'un mystère qui ne me dit rien qui vaille :

– Je voudrais vous faire une proposition.

4. Proposition indécente

Le lendemain matin, je me réveille le cœur encore chaviré. La journée promet d'être très longue.

Mon Dieu ! Si l'on m'avait dit qu'un simple baiser pouvait me propulser ainsi dans les étoiles. Je n'en reviens pas. Non que j'aie une expérience extraordinaire en la matière, mais je n'avais jamais rien éprouvé de comparable à ce qui s'est produit hier.

Sans réfléchir davantage, je me rue sur mon ordinateur, ouvre mon logiciel de messagerie et commence à taper rapidement :

De : Sol.delacourt@gmx.com

À : Violaine.Bort@gmail.com

Sujet : Oh ! là, là !

Violaine,

Tant de choses à te raconter. Hier soir, fête en mon honneur à la maison. Ai vu l'Homme Surnaturel. Appris beaucoup de choses à son sujet : quelques réponses, mais encore plus de questions. TROP de questions. Et aussi... un baiser. Avons rendez-vous ce soir pour dîner.

Bises,

Sol

P.-S. Je devance ta question, non, rien de plus qu'un baiser.

J'appuie avec allégresse sur le bouton « envoyer » pendant qu'une petite voix pleine de fierté répète en boucle :

Car, oui, telle est l'exacte vérité : ce soir, nous avons rendez-vous !

Malheureusement, une autre petite voix tente comme elle peut de calmer le jeu.

Rendez-vous pour te faire une PROPOSITION.

Cette dernière pensée me fait redescendre sur terre.

En effet, « J'ai une proposition à vous faire », voilà quels ont été ses termes exacts hier avant de me quitter.

Lorsque je rejoins Sabine, un je ne sais quoi me met mal à l'aise. Je me sens... fuyante. Et pour cause, ma tante ne me loupe pas :

– Voilà donc ton admirateur secret ! William Burton. On dirait qu'après s'être attiré

les faveurs de toute l'île, ce garçon a décidé de s'en prendre à ma nièce...

Je hausse les épaules, signe que je ne désire pas poursuivre cette conversation et me dirige vers la cafetière. Mais Sab n'entend pas en rester là.

– Solveig, je ne voudrais pas jouer les rabat-joie, mais... écoute, je ne suis pas tranquille. Trop d'histoires courent à son sujet...

– Sab, tout va bien, tu n'as aucune raison de t'en faire.

– Je te l'ai dit, je trouve ça louche. Personne n'est généreux pour rien.

– Je dois le voir ce soir. Je te promets de chercher à éclaircir la situation et maintenant, si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais commencer à m'occuper de ta comptabilité.

Ce que je commence à faire immédiatement pour couper court à toute discussion.

Installée à mon petit bureau, les heures passent à la vitesse de l'éclair devant des piles de factures désordonnées, truffées de colonnes de chiffres. Il y a tant à faire. Je comprends que ma tante ne sache plus où elle en est.

Il est plus de dix-sept heures lorsque je me rends compte que je n'ai pas levé le nez une minute. Dans moins d'une heure, il sera là. Je ramasse à la hâte toutes les feuilles éparpillées sur le bureau et file dans ma chambre.

Cinquante minutes plus tard, le maigre contenu de ma garde-robe est éparpillé sur mon lit. Mon reflet dans le miroir me paraît affligeant et je donnerais tout : perdre cinq kilos, avoir les cheveux moins roux, grandir de dix bons centimètres et masquer cet affreux coup de soleil sur mon épaule droite. Bien sûr, rien dans ma penderie n'est en mesure de sauver un tel naufrage.

À six heures moins cinq, dans un ultime sursaut de coquetterie, je rassemble mes boucles rousses en un chignon lâche. J'enfile ce petit short bleu marine dans lequel je me sens à mon aise et un chemisier rose vient compléter l'ensemble. C'est parfaitement inapproprié à la situation, mais je n'ai rien de mieux à offrir. Il faudra faire avec.

Lorsque je me précipite à l'extérieur de ma chambre, William est déjà là : je n'ai pas encore aperçu sa silhouette, mais je ne vois pas à qui pourrait appartenir la somptueuse embarcation qui se trouve amarrée au ponton, sinon à lui. Lorsque je le rejoins, à la lisière de l'eau, je remarque qu'il n'est que calme, assurance, solidité. L'inverse exact de ce que je dois dégager.

– Bonsoir Solveig, dit-il dans un sourire lumineux, extraordinaire, qui me fait fondre instantanément.

En disant cela, il dépose un baiser furtif sur ma tempe, une main posée contre mon dos. Ce seul contact suffit à répandre une onde de chaleur en moi. Je dois me contenir pour ne pas m'enrouler instinctivement dans le creux de ses bras.

– Comment allez-vous depuis hier soir ? demande-t-il avec un air complice.

Son assurance me désarme, je me sens toujours agitée en sa présence. Je réponds doucement :

– Très bien, je vous remercie.

Et, pour dissimuler mon trouble, je lance un regard en direction du bateau, puis je demande, dévorée par la curiosité :

– Où allons-nous ?

– C'est une surprise, annonce-t-il avec mystère. Mais il ne faut pas tarder si nous voulons en profiter. Venez...

Encore une surprise, tiens donc...

Je fronce les sourcils. Je ne sais pas si j'ai envie d'une nouvelle surprise.

Je connais bien le type de bateau sur lequel nous embarquons, mais c'est la première fois que j'en vois un pour de vrai et lorsque nous arrivons sur le ponton, je ne peux retenir une exclamation admirative.

– Un Riva !

Le plus beau bateau à moteur du monde... Un Riva, c'est le rêve de papa. Un rêve absolument inaccessible : silhouette fuselée, pont en bois, fauteuils en cuir. Chaque détail est d'une beauté inouïe. Lorsque je lève les yeux vers William, un grand sourire illumine son

visage et il me dit joyeusement en me tendant une main puissante et rassurante :

– Tenez, installez-vous.

Quelques secondes plus tard, une accélération incroyable m'arrache un cri de surprise. Je me sens comme une enfant dans des montagnes russes : c'est délicieux. La plage n'est déjà plus qu'un petit point lointain et nous filons vers le large. Nous nous taisons tous les deux, grisés par la vitesse. J'ai l'impression d'être l'héroïne d'un film d'action. Lorsqu'après une dizaine de minutes, le bateau ralentit sa course, je me tourne vers lui avec enthousiasme.

– Merci, William, c'est une merveilleuse surprise. J'ai toujours rêvé de faire une promenade à bord d'un bateau comme celui-là.

– Mais... vous ne savez pas encore de quoi il s'agit !

Immédiatement, je sens le rouge me monter aux joues. Je pensais que la surprise était cette promenade en Riva. William fait comme s'il n'avait rien remarqué – ce dont je lui suis reconnaissante – et pointe un doigt en direction d'une masse blanche au milieu de l'eau.

– Regardez, c'est là que nous allons.

J'écarquille les yeux. À mesure que nous nous rapprochons, les contours d'un gigantesque voilier se dessinent plus clairement.

– Solveig, je vous présente le Richard Parker, annonce-t-il avec une fierté presque enfantine, pleine de charme.

Le tigre du célèbre roman, L'Histoire de Pi.

Je ne peux m'empêcher de répondre avec un soupçon de malice :

– Je vois... le tigre qui survit au naufrage, apprivoisé presque malgré lui.

À son regard étonné, je comprends que j'ai dit quelque chose qui n'était pas prévu dans son scénario.

Peut-être ai-je percé à jour l'un de vos innombrables petits secrets, monsieur Burton...

Lorsque nous abordons le Richard Parker, William attache solidement le Riva et me tend la main pour m'aider à monter. Tout est si beau à bord du yacht, j'en ai le souffle coupé. Le pont en bois est si lustré qu'il reluit par endroits comme un miroir. Après avoir passé le poste de navigation, doté d'une multitude d'instruments compliqués, nous traversons un salon à ciel ouvert : d'imposantes banquettes en cuir encadrent une grande table en bois clair. Et partout autour de nous, à perte de vue, la mer.

Mais William me conduit encore un peu plus loin et nous parvenons à une sorte de terrasse, tout à l'avant du bateau. Il me tient toujours la main, les doigts tendrement entrelacés dans les miens. Je voudrais que ce bateau mesure encore quelques centaines de mètres pour le simple plaisir de sentir mes doigts emprisonnés par les siens. Mais nous sommes arrivés.

Là, deux larges fauteuils font face à la mer. Entre eux, une petite table déjà dressée nous attend et j'entends monter les notes suaves d'un concerto pour violon, qui semblent surgir de nulle part. Un peu plus loin, je remarque qu'un buffet déborde de petits fours multicolores et raffinés. William se retourne vers moi, arborant son renversant sourire.

– Une coupe de champagne ?

– Oui, merci, avec plaisir, dis-je en tentant de ne pas laisser paraître à quel point je me sens intimidée par la situation.

Une brise tiède souffle autour de nous et je regarde les ondulations brunes danser de chaque côté de son visage. Chaque fois qu'il s'adresse à moi, le simple mouvement de ses lèvres pleines et charnues suffit à me rendre nerveuse.

Joignant le geste à la parole, il verse le liquide doré dans deux coupes finement ciselées. Du cristal, certainement. Mais maintenant qu'il se trouve face à moi, je perçois une tension dans son visage. Lorsqu'il désigne le fauteuil qui fait face au sien, la distance entre nous me paraît tout à coup immense ; un long, un pesant silence s'installe au-dessus de la table et j'ignore totalement comment le rompre. Je songe à notre conversation quelques jours plus tôt, dans l'avion. À ce moment-là, tout semblait

tellement plus simple, plus naturel. Une boule d'angoisse se forme dans mon ventre.

Mais qu'est-ce que je fais ici...

– Solveig, je ne sais pas comment vous dire à quel point je suis heureux que vous soyez là...

Le ton de sa voix se veut rassurant et tendre, mais quelque chose me met mal à l'aise. Je ne sais que répondre.

– Il ne vous a pas échappé que j'éprouvais... une grande attirance pour vous.

Une grande attirance ?

– Et il m'a semblé... j'espère... que tout cela est partagé, ajoute-t-il en rougissant légèrement.

Devant mon mutisme, il poursuit, semblant rassembler tout son courage :

– C'est la raison pour laquelle je voudrais vous faire une proposition.

Nous y voilà.

Mon cœur bat la chamade lorsque, solennellement, il m'annonce :

– Solveig, j'aimerais passer davantage de temps avec vous.

Je voudrais dire quelque chose, mais l'incongruité de la situation me rend muette. En fait, je ne suis même pas sûre de comprendre où il veut en venir. Mais il insiste, visiblement impatient :

– Qu'en dites-vous ?

Je prends quelques secondes pour rassembler mes idées avant de répondre d'une voix hachée :

– Je ne sais pas, William. Vous êtes si secret. J’ai toujours l’impression que vous me dissimulez quelque chose. Et puis... nous nous connaissons si peu.

J’ai dit cela d’une traite, presque sans respirer. Mais je remarque qu’une vague de soulagement s’insinue en moi. J’ai enfin pu exprimer ce que j’ai sur le cœur. William, lui, affiche une mine plus renfermée : un pli douloureux barre son front, comme si ma remarque le faisait physiquement souffrir.

Alors je reprends :

– Par exemple, vous m’avez dit que vous étiez dans les affaires, mais cela ne veut pas dire grand-chose.

Instantanément, il se détend.

– Ah ? Oui, c’est ce que je dis en général, fait-il évasièrement.

Devant mon mutisme, il poursuit doucement :

– Ce n'est pas tout à fait faux mais, en effet, ce n'est pas à proprement parler mon métier.

Je suis tout étonnée de l'entendre répondre à mes questions : c'est une première. Je saisis ce moment de grâce pour insister :

– Alors, quel est-il, votre métier ?

En m'entendant le questionner si directement, le ton de William se fait plus ferme sous la douceur.

– Malheureusement, je ne peux pas vous le dire. Mais croyez-moi, il n'y a rien de honteux, d'illégal ou quoi que ce soit qui puisse vous faire fuir. Je ne peux simplement pas vous en dire plus. Pour votre tranquillité, Solveig.

Je me rembrunis. Alors il ajoute, comme pour se faire pardonner :

– Mais dites-moi ce que vous désirez savoir, je vous en prie. Je vous répondrai aussi précisément que possible. Ne croyez pas que j'aie envie de vous cacher quoi que ce soit. Au contraire.

La sincérité que je peux percevoir dans sa façon de me parler est touchante. Mais je dois avoir des réponses.

– Comment avez-vous obtenu mon adresse, l'autre jour ?

– Je savais que vous étiez logée chez votre tante, et que celle-ci tient une maison d'hôte. Vous me l'aviez expliqué vous-même. J'ai simplement mené des recherches. C'était à la portée de n'importe qui.

– Habitez-vous sur l'île ?

Devant cette inquisition, il soupire, mi-agacé, mi-amusé.

– Non. Comme vous le voyez, j'aime le calme. Je me sens mieux un peu à l'écart du monde. Ici, par exemple, je suis chez moi.

– Pourquoi tout le monde, sur l'île, vous appelle « le bienfaiteur » ?

En m'entendant prononcer ce mot, je vois William baisser les yeux légèrement et... mais oui, je jurerais que son teint hâlé a légèrement rosé !

– Depuis des années, je suis très attaché à cette île. J'ai les moyens de l'aider à se développer, pourquoi ne le ferais-je pas ? dit-il sur un ton d'excuse.

– Tout le monde dit que vous êtes toujours seul ? Pourquoi ? Avez-vous de la famille ? l'ai-je questionné sans relâche, tout étonnée de ma propre assurance.

– Ma famille vit à San Francisco, d'où je suis originaire. Mon père est écrivain et ma mère artiste peintre. Voudriez-vous les rencontrer ? ajoute-t-il avec un éclat de satisfaction dans l'œil.

Cette dernière remarque me déstabilise. Je me rends compte que je viens de mener un véritable interrogatoire et... il se propose de me présenter ses parents. Ce garçon est décidément bien difficile à suivre, mais mes traits, insensiblement, se détendent. J'ai presque envie de sourire. Je sens que lui aussi.

C'est le moment qu'il choisit pour interrompre notre conversation :

– Solveig, regardez... C'est pour cette raison que je vous ai amenée ici. Il fallait que vous voyiez ça.

Devant nous, la splendeur du ciel est irréelle. De longs nuages roses se découpent

sur un ciel rouge écarlate, dont le reflet embrase la mer. On dirait que tout a pris feu. Je suis subjuguée par ce que je suis en train de vivre. Installée dans le plus confortable des fauteuils à l'avant d'un bateau qui n'existe en principe que dans l'imagination, une coupe en cristal à la main en compagnie de la personne la plus époustouflante qu'il m'ait été donné de rencontrer, je me sens dans un décor un peu trop grand pour moi. Les filles comme moi ne vivent pas des choses comme ça, normalement.

Quelques minutes plus tard, les nuages perdent leur éclat et, pendant que s'allument autour de nous plusieurs lanternes installées de chaque côté de la terrasse flottante sur laquelle nous nous trouvons, William tend vers moi son beau visage inquiet, soudain redevenu grave.

– Avant de reformuler ma proposition, je voudrais vous dire ceci...

Une longue pause m'indique qu'il cherche ses mots, puis il poursuit avec ferveur :

– Depuis la première seconde où je vous ai vue à l'aéroport, je n'ai pas cessé de rechercher votre présence. Quelque chose en vous m'attire comme un aimant. Je vous désire, oui. Je vous désire à un point que vous ne soupçonnez probablement pas. Dès que vous apparaissez, je voudrais vous tenir dans mes bras. Vous embrasser. Et... bien d'autres choses encore, ajoute-t-il en me lançant un regard qui ne laisse planer aucun doute sur la nature de ces choses.

En l'entendant prononcer ces mots, je me tortille de confusion dans le fauteuil. Évoquer aussi nettement cela... je n'y suis vraiment pas habituée. Mais il ne compte pas s'en tenir là et poursuit :

– Mais ce n'est pas que cela. J'ai... envie d'être avec vous. Comme si je ne pouvais pas

vous résister, murmure-t-il sur le ton du secret, comme si cela lui était difficile de me révéler une telle chose. Et croyez-moi, ce n'est pas une situation habituelle pour moi. Je ne sais pas comment y faire face, ajoute-t-il d'un air gêné.

Ces derniers mots me font chavirer et m'émeuvent à la fois. Même si c'est une déclaration déroutante, son honnêteté me touche profondément. Et puis, à mon tour d'être honnête : il met les mots sur ce que j'éprouve également, sans avoir osé me l'avouer tout à fait.

Mais, au moment où je commence à croire que les choses, tout compte fait, ne vont pas si mal, il reprend, d'un ton plus distant :

– Je suppose que tout autre homme se déclarerait, à ma place, fou amoureux de vous. Moi, je ne sais pas ce que veut dire

l'amour. Je ne peux donc pas vous proposer l'amour, Solveig. Mais, si vous le désirez, nous pouvons partager de belles choses, tous les deux.

Cette dernière phrase tombe comme un couperet. Ce retournement de situation est tel qu'il faudrait très peu de chose pour que je fonde en larmes. Là, comme une idiote, devant lui.

Il veut simplement coucher avec moi et s'amuser avant de me jeter. Voilà donc la triste vérité.

Je trouve seulement la force de lui répondre, un tremblement dans la voix :

– Vous voulez faire de moi votre maîtresse.

En entendant ces mots, il sursaute. Comme si je venais de dire quelque chose de... dégradant.

– Non ! Pas du tout ! Je vous demande seulement de comprendre ma façon de fonctionner. J'ai besoin de... contrôler mon environnement pour me sentir à l'aise. J'ai besoin de décider.

– Non, en effet, je ne comprends pas, dis-je un peu brutalement.

Soudain, je déteste ce bateau sur lequel je me sens emprisonnée. Je voudrais seulement m'enfuir, ne plus le voir, être seule. Mais il poursuit calmement :

– Cela signifierait que je choisirais quand, comment, et où nous nous rencontrerions. Que je vous indiquerais également comment vous habiller, par exemple. Bien sûr, je déciderais de notre façon de faire l'amour.

Bien sûr...

– Et de toute autre activité, pendant ces moments passés ensemble. Ce serait une sorte de pacte entre nous. De contrat, si vous préférez.

Si je préfère ? Non, je ne préfère pas !

C'est encore pire que tout ce que j'avais imaginé. C'est d'une voix brisée que je lui répons :

– Vous voulez que je sois... votre chose ? M'utiliser pour votre bon plaisir ?

En disant ces mots, une nausée me monte à la gorge. C'était donc cela les cadeaux, le champagne, cette soirée. Une façon d'essayer de m'acheter. Quelle horreur.

Quand je lève les yeux, je constate que William affiche un visage... mais oui, paniqué. Mais ça ne suffit pas pour m'amadouer,

cette fois. Je ne veux plus rien écouter, seulement que ce cauchemar s'arrête. Alors je m'entends prononcer d'une voix tranchante :

– William, je voudrais rentrer chez moi.

Les épaules de William, en m'entendant, se voûtent légèrement. Mais il n'insiste pas et me dit simplement, d'une voix triste :

– Comme vous voudrez.

Moins de deux minutes plus tard, le bolide marin fend une eau devenue aussi sombre que l'encre. Au volant, William ne desserre pas les mâchoires. Autour de nous, la nuit forme une masse noire, seulement perturbée par quelques faibles lueurs, au loin.

Comme à l'aller, nous restons silencieux, mais pour d'autres raisons. Je me sens complètement sonnée. Aussi, lorsque nous

arrivons devant chez moi, je n'ai pas la moindre idée du temps qui vient de s'écouler. En silence, William me tend la main pour m'aider à descendre du bateau, chuchotant simplement :

– Attention Solveig, restez près de moi, le ponton est parfois glissant.

Une fois devant la porte de la maison, je voudrais dire quelque chose, mais William me devance :

– Chère, très chère Solveig, je vous en prie. Ne vous braquez pas. Je vous propose le plaisir. Le mien, mais surtout le vôtre. Uniquement le plaisir, tous les plaisirs. Je veux vous faire découvrir mon monde, prendre soin de vous, faire l'amour, vous divertir... Jamais je ne pourrais faire de vous une chose.

Puis, après un silence, il ajoute, presque suppliant :

– S’il vous plaît, donnez-vous le temps de la réflexion avant de me dire non.

Ne sachant que répondre, je hausse les épaules tristement. Alors, pour me dire au revoir, il dépose un baiser sur mon front. Un baiser dont la tendresse me fait monter les larmes aux yeux. Heureusement, dans la pénombre, il ne peut pas voir ça.

Ce n’est que lorsque j’entends le bruit du moteur, signe qu’il a bel et bien quitté la plage, que je m’autorise à sangloter pour de bon.

5. Anonyme

– Solveig, ma chérie, tu n’as vraiment pas l’air dans ton assiette.

Je souris faiblement.

– Je dois dire que toi non plus, Sab, tu n’as pas l’air en forme.

Nous nous regardons longuement puis, sans doute parce que nous sommes fatiguées, nerveuses, peut-être même un peu désespérées, nous éclatons d’un grand fou rire, légèrement hystérique, mais tellement libérateur.

Au terme de trois jours consacrés à passer au crible des milliers de chiffres, les conclusions sur l'état de la maison d'hôte son alarmantes. Si Sab ne parvient pas à redresser la situation très vite, elle devra fermer la maison d'hôte, le bar et dire adieu à son petit paradis mal en point. Nous devons à tout prix trouver des solutions.

Quant à moi, je n'ai pas reçu la moindre nouvelle de William. Peut-être est-ce une bonne chose, mais en ce qui le concerne, j'ai l'impression qu'aucune solution ne peut me rendre heureuse. Être avec lui, c'est accepter des conditions qui me font froid dans le dos. Sans lui, il me semble que la vie a moins de couleurs, qu'elle... rapetisse.

Sabine interrompt ces lugubres pensées :

– Allons nous baigner. C'est la meilleure thérapie que je connaisse.

Ma tante a raison. Sans un mot, nous bondissons des fauteuils dans lesquels nous sommes installées et courons à perdre haleine jusqu'à la mer, en laissant nos vêtements s'éparpiller à mesure que nous les laissons tomber le long de la plage puis nous plongeons dans l'eau turquoise et chaude des Bahamas.

Malheureusement, à la minute où je regagne mon bureau, l'angoisse, à nouveau, m'étreint l'estomac. Il m'est difficile de me replonger dans le travail, mais je sais aussi que c'est la meilleure façon de détourner mon esprit de ce qui me préoccupe.

À peine ai-je redressé le clapet de mon ordinateur que la sonnerie métallique de Skype retentit. Je suis presque sûre que c'est Violaine.

Bingo ! Nous sommes à des milliers de kilomètres l'une de l'autre, mais la

technologie nous permet de papoter comme si nous prenions un café ensemble, en terrasse.

Hélas, sur mon écran, je vois le visage de Violaine se décomposer en me voyant.

– Tu vas m’expliquer ce qu’il se passe, Solveig ? On dirait que tu as perdu dix kilos, que tu ne t’es pas lavé les cheveux depuis huit jours et que ta meilleure amie – moi – vient de se faire enlever subitement pas des extraterrestres...

Son talent pour l’exagération...

– Rien, Violaine, il ne se passe rien. C’est bien ça le problème.

– J’avoue, ma vieille, que j’ai du mal à te suivre. C’est toi qui n’as pas voulu de lui, alors où est le problème ?

– Tu as raison, il n’y a pas de problème, dis-je en haussant les épaules tristement.

– Ne joue pas à ça avec moi, veux-tu. Je vois bien que ça ne va pas, insiste-t-elle.

– C'est... juste... l'idée de ne jamais... plus jamais le revoir. Je ne voulais pas ça.

Cet interrogatoire m'est pénible. J'ai l'impression que la moindre parole de mon amie, qui n'a pas pour habitude de mâcher ses mots, pourrait me faire fondre en larmes. Mais celle-ci ne compte pas me laisser en paix si facilement et reprend énergiquement.

– Bon, imaginons qu'il débarque dans ton bureau, là, tout de suite. Comment réagirais-tu ?

– Honnêtement... Aucune idée. J'ai autant envie de lui tordre le cou que de l'embrasser. Oh ! Attends, quelqu'un frappe à la porte.

Je me lève pour voir de qui il peut s'agir quand soudain, je me rappelle : Luke ! Il vient m'apporter la slackline. Je retourne

devant l'ordinateur et annonce à Violaine que je dois la laisser... non sans lui promettre de la rappeler très vite.

Dans l'encadrement de la porte, effectivement, Luke. Depuis la fête, il est venu me saluer chaque midi et, grâce à lui, j'ai enfin l'impression d'avoir de nouveau une vie sociale. J'aime sa bonne humeur perpétuelle. Avec lui, la conversation est fluide et facile. Il me fait penser à une sorte de grand frère et sa présence me fait toujours du bien. Sans même me dire bonjour, il brandit la slackline en demandant :

– Prête ?

– J'attends ça avec tant d'impatience que je n'en dors plus la nuit, dis-je, sarcastique.

Mais ma petite blague tombe à plat et Luke enchaîne :

– Dis, on ne se connaît pas depuis longtemps, toi et moi, même si on en est déjà au tutoiement, ajoute-t-il avec un sourire.

Il reprend, plus sérieux :

– Sans doute ne voudras-tu pas me parler, mais... j'ai l'impression que quelque chose ne va pas.

Non, en effet, je n'ai pas envie de parler.

– Ce doit être parce que ma famille me manque, dis-je, évasive.

– Ou que... William Burton te manque, me répond-il du tac au tac.

Ok. Pile dans le mille. On dirait que mon nouvel ami a de l'intuition.

– Je n'en sais rien. C'est compliqué, ai-je éludé.

– Écoute, je ne sais pas ce qui se passe entre vous. Tout ce que je peux te dire, c'est que personne ne l'avait jamais vu, avant ta soirée, chercher la compagnie de quelqu'un de l'île. Et l'autre chose que je sais, c'est que tu le subjuges. Je suis un homme, je sais voir ces choses-là.

La gentillesse avec laquelle mon nouvel ami tente de me remonter le moral est adorable et je lui réponds aussi doucement que possible :

– Merci, Luke. J'apprécie ta gentillesse. Mais je ne suis pas certaine d'avoir envie de parler de William maintenant. On installe la slackline ?

Et, tout en discutant de choses et d'autres, nous choisissons les deux arbres auxquels nous allons attacher la ligne. Luke m'explique comment la tendre au maximum, puis règle la hauteur de la ligne – assez près

du sol pour que je ne me blesse pas – et m'explique quelques rudiments techniques avant de me mettre au défi :

– On parie qu'avant la fin de la journée, tu es capable de te tenir debout ?

Son enthousiasme me gagne et je me lance. Sous mes pieds, la ligne tremble comme une feuille et s'il ne m'avait offert son épaule pour me permettre de me stabiliser, je ne serais jamais parvenue à m'y installer.

En bon professeur, il m'explique.

– Lorsque la ligne tremble, elle exprime ta peur. La seule façon de dominer la ligne, c'est de dominer ta peur.

Puis il éclate de rire et, un peu confus, ajoute :

– Je sais, on dirait un mauvais film de kung-fu. Mais je t'assure que ça fonctionne exactement comme ça. Tu dois essayer de faire le vide en toi. Plus rien d'autre ne doit exister que la ligne.

Faire le vide en soi. Mais comment fait-on ça ?

J'essaie de me concentrer sur l'autre extrémité de la ligne, en face de moi, mais rien à faire, je sens que le moindre mouvement me ferait vaciller et tomber.

Luke professe :

– La respiration, c'est la clef de tout. Essaie de sentir ta respiration.

J'écoute la voix de mon ami et, progressivement, je sens le calme monter en moi. Sans que j'aie à y penser vraiment, ma respiration se fait plus profonde et plus lente.

Autour de moi, c'est comme si tout se dissolvait. J'avance mon pied, lentement, en équilibrant mon corps avec les bras, qui font balancier. Stupéfaite, je réalise que la ligne a cessé de trembler. Et... me voilà allongée par terre de tout mon long.

Heureusement, je ne me suis pas fait mal et Luke me tend déjà la main pour m'aider à me relever. Sans attendre une seconde, je me remets en selle. Quatre ou cinq essais infructueux plus loin, j'exécute quelques pas mal assurés, avant de tomber à nouveau.

Les yeux exorbités de Luke me font comprendre qu'il vient de se passer quelque chose d'inhabituel. Il s'exclame alors avec un enthousiasme non dissimulé :

– Alors là ! Je suis jaloux, Sol. Tu as une idée du temps qu'il ma fallu pour arriver à ça ? Plusieurs semaines ! Toi, ce soir, tu seras capable de traverser la ligne entièrement. Tu

n'en avais vraiment jamais fait avant ? Je n'en reviens pas. C'est un véritable don que tu viens de découvrir, tu sais.

– Les compliments de Luke à propos de ma prestation me mettent de bonne humeur.

Bonjour, je m'appelle Solveig Delacourt et j'ai un don. Oui, messieurs dames, un don.

Cette idée me transporte de joie. Qui aurait pu croire que sous la simplicité de mon apparence se cache la moindre chose exceptionnelle ? Certainement pas moi. En disant cela, c'est comme si Luke venait de me faire un cadeau. Mais il interrompt ma rêverie pour poursuivre sa leçon.

– Nous allons arrêter, maintenant. Si tu es d'accord, je reviendrai te voir tout à l'heure et tu seras surprise de découvrir que, sans rien faire, tu as déjà progressé. C'est toujours comme ça : on laisse passer un moment et, lorsqu'on remonte sur la ligne, tout

est plus facile. J'ai hâte de voir comment tu vas t'en sortir. Maintenant, je dois retourner travailler, les animateurs du village attendent mes instructions pour la soirée que nous organisons ce soir, au centre de vacances. Je suis déjà en retard. Alors je te laisse. À plus tard, Sol !

Décidément, ce garçon me fait du bien. Il y a encore une heure, je portais le poids du monde sur mes épaules et me voilà aussi légère que si tout allait réellement bien. Je crois aussi que ces quelques minutes passées à marcher sur la ligne m'ont appris quelque chose. Faire le vide pour trouver le calme. Il faut croire que ça marche, je ne me suis pas sentie aussi bien depuis la dernière fois que j'ai vu William.

Mais à la seconde où je pénètre dans le bar, toute légèreté m'abandonne.

Il est là, installé dans un fauteuil. Mâchoires serrées, regard noir, il martèle la table d'un ongle agacé. Il a dû arriver par la plage, ce qui explique que je ne l'aie pas vu. Il ne m'a pas encore remarquée. Aussi, j'en profite pour le contempler et... je craque complètement.

Lorsqu'il m'aperçoit, il se lève brutalement, comme si je l'avais pris en flagrant délit de je ne sais quoi et me salue d'un bref :

– Bonjour Solveig, me renseignant clairement sur son humeur (mauvaise).

Une part de moi aimerait tourner les talons et m'enfuir à toutes jambes, l'autre voudrait me précipiter dans ses bras ; la part la plus importante, il faut croire, car je m'avance doucement vers lui.

Sans plus attendre, il me dit, soudain radouci :

– J’ai eu une idée. Vous voulez que je parle davantage de moi, que je me montre plus... ouvert, c’est bien ça ?

Oui, et aussi ne pas être traitée comme une chose qu’on utilise et qu’on jette, si possible.

Mais je garde cela pour moi et me contente d’acquiescer de la tête.

Alors, un sourire très doux inondant son visage, il me dit :

– Je voudrais vous conduire quelque part. Solveig, j’aimerais vous présenter quelqu’un.

Mon visage interrogateur le pousse à m’en dire davantage.

– C’est une personne qui m’est très chère et qui, je suis sûr, sera heureuse de vous

connaître. Acceptez, s'il vous plaît, insiste-t-il avec un empressement touchant.

– D'accord, William. Je vous suis... si ce n'est pas trop loin, je n'ai pas beaucoup de temps.

– Non, c'est tout près d'ici. En voiture, nous y serons dans moins de dix minutes, me répond-il, un éclat joyeux dans le regard.

Ses yeux expriment un grand soulagement et son impatience à m'entraîner hors de la maison me fait fondre. Lorsque nous montons dans sa voiture, une Jaguar Type E équipée, évidemment, d'un moteur dernière génération, je lève les yeux au ciel, hésitant entre l'amusement et une pointe d'agacement. Tant de luxe pour une personne si jeune – William n'a même pas trente ans – a quelque chose de terrifiant et enfantin. Un mélange qui, après tout, lui ressemble beaucoup. Pour le meilleur et pour le pire ?

Dix minutes plus tard, effectivement, nous ralentissons pour emprunter un petit chemin bordé de grands arbres au bout duquel, entièrement dissimulée par la végétation, se dresse une imposante maison entièrement blanche, dont les grandes ouvertures en arcades donnent l'impression d'un petit palais colonial. On accède à la porte d'entrée par un majestueux perron sous le toit duquel sont installés d'impressionnants ventilateurs en métal martelé. De vraies pièces d'art moderne. Une fois encore, je me sens intimidée. Vais-je être présentée à un haut dignitaire ? Une star de cinéma ?

Juste avant de frapper à la porte, William me dit, une main doucement posée sur mon dos :

– Merci d'être venue. Jackson est une deuxième famille pour moi, je suis très impatient de vous le présenter.

Et moi, je me dis que c'est fou : un simple contact de sa main suffit à m'électriser...

Quelques secondes après que la sonnerie ait retenti dans la maison, la porte s'ouvre sur un homme âgé dont le visage s'éclaire dès qu'il aperçoit William. Sa peau noire m'empêche de supposer qu'il puisse s'agir de son grand-père, mais l'amour qu'on peut lire dans ses yeux me paraît proche de ça. Le vieil homme lui donne une chaleureuse accolade en le gratifiant d'un :

– Mon grand, te voilà ! dans lequel on peut entendre toute l'affection du monde.

William répond :

– Bonjour Jackson. Nous venons boire un petit café.

Puis, se tournant vers moi, il ajoute, un sourire radieux aux lèvres :

– Laisse-moi te présenter Solveig. Une amie.

La surprise, et quelque chose qui ressemble à de la joie, illuminent le visage du vieil homme.

– Quel bonheur de faire votre connaissance, mademoiselle ! William ne me présente jamais ses amis. Entrez vite, je vais faire chauffer l'eau.

Je suis saisie par l'intérieur de sa maison. Elle est immense et pourtant, presque vide. Devant la cuisine tout équipée, une simple table en bois est installée, qui paraît minuscule, comme perdue dans ce grand espace. Quelques mètres plus loin, deux vieux fauteuils usés se font face autour d'une petite table en rotin. Dans un coin, une bibliothèque ordinaire, mais pleine à craquer.

Jackson me regarde en riant. Comme s'il avait compris mon étonnement, il me dit :

– Je n'ai pas pu l'empêcher de m'offrir la maison, mais j'ai tout de même résisté pour les meubles. Avec William, il faut toujours argumenter longtemps, mais cette fois, j'ai gagné.

Ses yeux pétillent de malice pendant qu'une expression boudeuse se peint sur le visage de William, qui nous fait éclater de rire, Jackson et moi. Cet homme possède à l'évidence le pouvoir de répandre la joie.

Nous buvons tous les trois un café léger, mais délicieux, installés dans le petit salon de fortune. Jackson et moi occupons les fauteuils, alors que William s'est installé par terre. Je ne l'ai jamais vu si détendu. Il faut vraiment que ce Jackson soit quelqu'un à ses yeux...

Lorsqu'un moment plus tard, nous le quittons pour regagner la voiture, Jackson me serre dans ses bras avec émotion et je lui dis vivement :

- Merci beaucoup pour le café, Jackson.
- Oh ! non, mademoiselle, c'est moi qui vous remercie. Vous êtes le rayon de soleil de cette journée et j'espère vous revoir bientôt.

Sans rien dire, William a refermé sa main sur la mienne et me conduit vers la voiture. Notre silence est doux à présent. Lorsque nous arrivons devant la Jaguar, je me retourne vers William. Son beau visage indéchiffrable me bouleverse. Alors, sans trop savoir pourquoi, je dépose furtivement un baiser sur ses lèvres avant de m'échapper de l'autre côté de la voiture pour m'installer à ma place.

Vous désirez peut-être tout contrôler, monsieur Burton, mais moi, il y a certaines

choses que justement, je ne peux pas contrôler.

Dans la voiture, William est plus détendu et nous parlons tranquillement de tous ces sujets passionnants que je ne partage qu'avec lui. Ou plutôt, de tous ces sujets ordinaires qui deviennent passionnants lorsqu'il les évoque. Même mon travail à la maison d'hôte devient palpitant à raconter lorsque c'est avec lui que j'en discute.

Lorsque j'aborde le sujet des difficultés que nous rencontrons, il fourmille de conseils judicieux, pose les bonnes questions, s'enthousiasme avec moi des solutions que je pourrais mettre en place pour aider ma tante. À l'écouter parler ainsi, je ne suis pas surprise que William réussisse tout ce qu'il entreprend. Son esprit vif et synthétique me subjugue. Aussi, lorsqu'il estime que nous avons dressé un plan d'attaque cohérent, il change brusquement de sujet.

– Solveig, vous ne m’avez pas parlé de votre talent pour la slackline.

Je crois distinguer une pointe d’acidité dans sa voix et instantanément, mon ventre se contracte lorsque je réponds d’une voix peu assurée :

– Mon talent ?

– Oui, votre sens exceptionnel de l’équilibre... pardon, votre capacité exceptionnelle à faire le vide en vous ? fait-il en imitant la voix de Luke.

Le ton ostensiblement sarcastique sur lequel vient d’être prononcée cette deuxième phrase ne m’a pas échappé. Et je me demande, tout à coup, depuis combien de temps il était là pendant la leçon de Luke. Je me raidis encore davantage lorsqu’il ajoute froidement :

– Ce Luke ne peut plus se passer de vous à ce que je peux constater. Une visite quotidienne, quel empressement !

Et il a le culot de me dire qu'il sait que Luke est venu me voir tous les jours ! Les doigts de William se crispent autour du volant. Comme si JE venais de dire quelque chose de désagréable à entendre.

On croit rêver.

Mais, tentant de maîtriser son agacement, il reprend, sur un ton plus doux.

– S'il vous plaît, Solveig, essayez de comprendre. Je ne vous ai pas suivie, ni épiée.

– Dans ce cas, expliquez-moi comment vous connaissez tous ces petits détails de ma vie privée !

Dans mon emportement, je ne me suis pas aperçue que nous étions de nouveau à la

maison. Nerveusement, j'entreprends de défaire ma ceinture pour bondir hors de la voiture, mais la main chaude de William se pose sur mon avant-bras.

– Écoutez-moi, je vous en prie, fait-il avec insistance. C'est un hasard, si je sais tout cela. Je vous en fais la promesse. Il y a trois jours, je voulais absolument vous revoir après cette soirée désastreuse. Il fallait que je vous parle. Mais vous étiez en train de discuter et rire avec ce Luke. Le jour suivant, il s'est passé la même chose : vous étiez tous les deux en pleine conversation. Et enfin aujourd'hui, la leçon de Slackline. J'ai seulement décidé de patienter cette fois et me suis installé sur la terrasse pour vous attendre. C'est comme ça que j'ai entendu la scène. Mais mon but n'était pas de vous observer en cachette ! En aucun cas !

– C'est pourtant ce qui s'est passé, dis-je d'un ton buté.

J'essaie de rester dans mon rôle de femme outragée, mais son visage exprime tant de sincérité qu'en mon for intérieur, je me sens faiblir. Et puis... il se trouve à présent beaucoup trop près de moi pour que mon cerveau soit en mesure de fabriquer des pensées cohérentes. William aussi semble ailleurs, à présent. Son expression s'est transformée.

Il est si près de moi que je peux sentir le parfum de sa peau, qui me grise instantanément. Lorsque sa main restée libre entre en contact avec mon genou, je frissonne des pieds à la tête. Une boule d'énergie se contracte en moi et une sorte de courant électrique semble nous relier l'un à l'autre. Enfin, nos lèvres se rencontrent et la force de son baiser m'éblouit. Chacune de ses caresses exprime un désir puissant et brut qui me pétrifie et me galvanise à la fois. Moi-même, je ne me reconnais pas. Mon corps, instinctivement, s'avance au devant des

caresses comme s'il cherchait à éteindre une soif soudaine et impérieuse que je ne contrôle pas.

C'est à ce moment-là que William s'empare de mes poignets pour les plaquer au fond du siège. Son regard brillant plongé dans le mien, il chuchote :

– Acceptez une nuit avec moi. Une seule nuit. Vous déciderez ensuite de ce que vous désirez faire... ou non.

Mon cœur bat si fort que je ne sais plus si c'est de désir ou d'angoisse. Probablement les deux. Devant mon silence, William ajoute, en déposant un tendre baiser dans mes cheveux :

– Promettez-moi d'y réfléchir, Solveig.

Je promets.

Alors il ouvre la portière, fait le tour de la Jaguar, vient me tenir la main pour m'aider à descendre et me quitte après avoir murmuré tendrement à mon oreille :

– Merci.

Une fois William parti, je m'installe presque immédiatement à mon bureau pour calmer mes pensées, et ouvre ma messagerie dans l'espoir d'y trouver des nouvelles susceptibles de m'aider à diriger mon attention vers autre chose.

Mais rien ne m'attend, en dehors d'un message de provenance inconnue, probablement un spam. Machinalement, je l'ouvre malgré tout, prête à le mettre à la poubelle, mais mon estomac fait un tour au moment où j'en découvre le contenu.

De : unique1245@gmail.com

À : Sol.delacourt@gmx.com

Objet : ...

NE TOUCHE PAS À CET HOMME

Étrangement, cette phrase me fait frémir. Décidément, je dois être vraiment sur les nerfs pour qu'un simple spam déclenche en moi une telle réaction. Je décide de me reprendre et clique énergiquement sur le bouton « effacer » avant de refermer le clapet de mon ordinateur.

6. Une invitation

Je viens à peine de terminer mon café lorsque le coursier, qui commence maintenant à me connaître, fait irruption sur la terrasse.

– Mademoiselle Delacourt, j'ai un colis pour vous.

Son petit rire en coin ne m'échappe pas. Le colis n'est pas très grand, mais assez lourd. Une lettre l'accompagne. Je signe rapidement le reçu et, dès que le livreur a disparu, j'entreprends de le déballer. À l'intérieur de la boîte, un appareil photo ultra perfectionné, doté de trois objectifs. Je n'ai pas la moindre idée de la façon dont on utilise une machine pareille, ni à quoi elle

pourra me servir. Je décachette donc l'enveloppe qui l'accompagne, dans l'espoir qu'elle m'éclaire.

« Chère Solveig,

Nous avons parlé hier de développer la communication sur internet de votre maison d'hôte. Pour cela, vous allez devoir faire des photos. J'ai pris la liberté d'enregistrer quelques réglages dans l'appareil, pour vous aider. Un site internet à votre nom a aussi été créé. Tout est prêt pour que vous puissiez commencer à mettre sur pied vos grands projets. L'ensemble des instructions est dans la boîte.

J'espère que la nuit vous a porté conseil. Je vous attends donc ce soir, rendez-vous devant le ponton de l'aéroport, emplacement numéro 7, à sept heures. Si vous décidez de ne pas venir, je respecterai votre décision et vous n'entendrez plus parler de moi.

À ce soir ?

W. »

Des milliers de petites fourmis me parcourent le corps. La simple idée de me retrouver dans ses bras rend mes jambes cotonneuses. William me met au pied du mur, je dois me décider.

Mon corps semble avoir une idée très précise de ce qu'il aimerait que je fasse. Ma tête, elle, c'est autre chose. Je décide de me pencher tout de suite sur la notice de l'engin terrible pour avancer dans la mise en place de mes projets concernant la maison. Notre idée : créer un site internet plus professionnel que celui – vraiment ringard – développé par Sabine, et enrichir notre compte Facebook pour faire notre promotion. Sabine ne connaît rien à tout ça et aujourd'hui, seuls les tours operators nous apportent des clients, mais pas assez pour faire tourner l'affaire.

Lorsque j'entends la voix de Luke, je suis installée en tailleur sur la terrasse, occupée à tenter de comprendre le fonctionnement de mon nouveau jouet hors de prix.

Instantanément, il s'exclame :

– Waouh ! Le dernier Canon 1D X !

Je me retourne vers lui en haussant les épaules. Je ne comprends rien à ce charabia. Luke, lui, est émerveillé. Je réponds simplement :

– Oh ! il n'est pas à moi. Je cherche à comprendre comment ça fonctionne.

– Mais pourquoi as-tu besoin d'un tel appareil ? C'est un outil de pro, tu sais.

J'hésite à lui répondre franchement... Oui, je sens que je peux lui faire confiance et je commence à lui expliquer les problèmes

que nous traversons à la maison. Mais à ma grande surprise, Luke se met à bafouiller.

– Ah, ok. Euh, désolé pour tout ça. Je venais voir si tu avais envie qu'on fasse de la slackline, mais je vois que tu es occupée. Je repasserai te voir plus tard.

Bon, on dirait que mon nouvel ami n'est pas vraiment intéressé par mes problèmes. Je réponds un peu plus sèchement que je ne le voudrais.

– Ça marche. On se voit plus tard. À plus.

À son air, je devine que Luke est embarrassé, mais tant pis pour lui. Je le laisse repartir sans ajouter quoi que ce soit.

Deux heures plus tard, je me sens toujours aussi gauche avec cet appareil photo et mes quelques essais ne sont pas convainquants. Heureusement, le paysage joue en ma

faveur : ici, tout est magnifique, c'est presque impossible de rater totalement une photo.

J'ai beaucoup de mal à me concentrer : une pensée que j'essaie de repousser de toutes mes forces tente de s'insinuer en moi et j'ai toutes les peines du monde à la tenir à distance. D'après ma maigre expérience, le sexe et moi ne sommes pas vraiment faits pour nous entendre. Or, c'est bien de cela qu'il s'agira ce soir...

Qu'il s'agiraAIT. Si tu acceptAIS...

Je décide d'appeler Violaine. Heureusement, elle est connectée et quelques secondes plus tard, je vois son visage apparaître sur mon écran. Je lui raconte brièvement ce qui s'est passé hier, ainsi que le contenu de la lettre. Violaine n'y va pas par quatre chemins.

– Et donc, bien sûr, tu vas y aller, à ce rendez-vous.

– Je ne sais pas encore, fais-je, obstinément.

– Arrête de me raconter des salades. Qu'est-ce qui t'en empêche ? Il n'exige rien de toi que je sache ! Pour ce soir, en tout cas.

– Je ne sais pas. C'est tellement étrange tout ça...

– Sol, il y a autre chose que tu ne me dis pas ?

Il faut que je me lance...

– Eh bien, tu sais... avec Robin, quand nous avons...

J'ai la gorge sèche. Même avec Violaine, j'ai du mal à parler de ça. Mais elle m'encourage.

– Quand vous avez... fait l'amour ?

– Oui, voilà, dis-je d'une voix embarrassée.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? m'encourage-t-elle gentiment.

Je prends une inspiration, et je me lance.

– C'était... nul.

– À cause de la douleur ?

– Non. Enfin, oui, il y a eu la douleur, mais même sans cela, c'était, je ne sais pas comment te dire ça... ennuyeux.

– Et tu as peur que ça se reproduise ? De le décevoir ?

– C'est ça, ai-je avoué, gênée.

Mon amie sait mettre les mots justes sur ce que j'éprouve et je me sens pleine de gratitude envers elle. Alors, elle tranche.

– Tu sais, Sol, chaque expérience est différente. Tu ne peux pas comparer ce que tu as vécu avec Robin avec ce que tu pourrais

ressentir avec William. Et puis, si ça se passait mal, au moins tu aurais acquis une expérience supplémentaire qui t'aiderait à comprendre ce qui se passe en toi. À mon avis, tu te mets trop de pression. Excuse-moi, ma vieille, je dois te laisser, j'ai un cours d'économie mondiale dans vingt minutes, il faut que j'y aille.

Les paroles de mon amie m'ont apaisée. Mais je n'ai toujours pas pris de décision. Il me reste quelques heures pour y réfléchir. Puisque je suis sur mon ordinateur, je décide de consulter mes e-mails. Tiens, encore ce spam.

De : unique1245@gmail.com

À : Sol.delacourt@gmx.com

Objet : ...

NE TOUCHE PAS À CET HOMME.

À la manière dont c'est tourné, impossible de savoir si c'est une menace ou bien une mise en garde. Je ne sais pas pourquoi, ça me met mal à l'aise. Une pensée désagréable me traverse l'esprit : et s'il s'agissait de William ?

Non... je ne connais personne sur cette île susceptible de m'envoyer un tel message. Je repense à la femme, au Grand Hôtel, avec qui il parlait quand je suis arrivée. Son regard mauvais...

Non... Sol, arrête de gamberger, tu te racontes des histoires. Ce n'est qu'un vulgaire spam.

Et, pour m'en convaincre, j'appuie fermement sur le bouton « effacer ».

Le mail suivant est de Robin. Je m'aperçois que je l'ouvre presque à contrecœur.

De : Robin.mallard@free.fr

À : Sol.delacourt@gmx.com

Objet : Coucou

Salut ma Sol,

Juste un mot pour prendre de tes nouvelles. Ici, tout va bien, même si sans toi, la vie est moins intéressante. Je sais que notre relation n'a jamais été claire. Amis d'enfance ? Amoureux prédestinés ? Quoi d'autre, encore ?

Alors je voudrais te le dire une fois pour toutes : moi, je t'aime, Sol. Je sais que tu as besoin de temps et je suis prêt à t'attendre. Il n'y aura jamais qu'une femme dans ma vie, tu le sais.

Voilà, c'est dit. Tu ne pourras plus faire mine de ne pas m'avoir compris, maintenant.

Donne-moi de tes nouvelles quand tu auras un moment,
Robin.

En lisant le courrier de Robin, deux informations capitales me sautent aux yeux. La première : je ne suis pas amoureuse de lui, je ne l'ai même sans doute jamais été. Et surtout, je n'y suis pour rien, si je ne partage pas ses sentiments. Je dois arrêter de me sentir coupable. La deuxième : je ne sais pas si je suis amoureuse de William (enfin, j'ai tout de même ma petite idée), mais je suis certaine que c'est cette voie vers laquelle j'ai envie – j'ai besoin – d'aller. Si je ne me rends pas ce soir au rendez-vous, je le perds pour toujours.

Cette fois, ma décision est prise.

Deux heures plus tard, je me trouve sur le ponton de l'aéroport, le cœur battant à tout rompre. William n'est pas là. À l'emplacement numéro sept, une lettre très visible, adressée à mon nom, est collée sur la coque d'un ravissant petit bateau blanc.

Oh ! non... pas un autre cadeau...

Après avoir décacheté celle-ci, je peux lire :

« Si vous êtes ici, c'est que vous avez décidé de me retrouver. J'en suis heureux. Regardez la petite île en face de vous, c'est ici que nous avons rendez-vous. Le moteur est programmé pour vous y conduire directement. J'espère que le skiff vous plaît.

Avec toute mon impatience,

W. »

Cet homme est fou. Mais si je veux le retrouver, je n'ai pas le choix, je dois utiliser le bateau. Je monte dans l'embarcation et remarque qu'une multitude de petits papiers sont là pour m'indiquer les bases de la manœuvre. Après avoir détaché les amarres, j'enclenche le moteur et me laisse guider.

Le jour a déjà beaucoup baissé lorsque j'atteins la petite plage. J'ai amarré le skiff au petit ponton qui donne sur la plage et mes pieds s'enfoncent à présent dans le sable encore chaud des îles.

Personne. La petite crique est absolument déserte. Je frissonne. Il fait pourtant si chaud. Et si William ne venait pas ? Je réprime un hoquet d'angoisse. Non, Sol, ne panique pas.

Le silence et la perspective de ce que nous allons faire ce soir me plongent dans un état de fébrilité incontrôlable. Il peut surgir de nulle part, à tout instant et, chaque fois que son image s'impose à mon esprit, mon ventre, instinctivement, se contracte.

– Vous voilà enfin, précieuse Sol. Je commençais à me demander si vous n'aviez pas décidé de me faire faux bond...

Mon Dieu, c'est lui. Comment est-il arrivé là ? Sa voix. Il me frôle. Je sens son parfum m'envelopper, mes jambes se ramollir. Tout mon être frissonne.

Il sourit. Ses yeux brillent d'un éclat que je ne lui connais pas. Des yeux de loup. Je devrais probablement m'enfuir, mais sur une île déserte, à quoi bon ? Incapable de soutenir ce regard, je tourne les yeux vers la mer. Mes doigts s'enfoncent nerveusement dans le sable pendant que son souffle descend sur mes épaules. La seule idée de l'air échappé de ses poumons, caressant ma peau, suffit à me donner le tournis.

Il dépose un baiser à la base de ma nuque qui me traverse comme une onde et murmure :

– Je t'ai préparé une surprise. Mais avant cela, je voudrais que tu portes ceci...

Pour la première fois, il vient de me tutoyer.

Il me tend un long ruban de tissu noir. Il va me bander les yeux. Un pic d'adrénaline m'envahit et je suis assaillie par une multitude de sensations mêlées. De la peur, avant toute chose, mais une peur savoureuse, irrésistible et envoûtante. Une peur au devant de laquelle on a envie d'aller.

Je voudrais dire quelque chose de sensé.

NON, par exemple.

Mais je sens mon visage amorcer mécaniquement un lent mouvement de haut en bas. William, un sourire satisfait au coin des lèvres, ne se le fait pas dire deux fois. Immédiatement, il installe le bandeau autour de mon visage, puis sans prononcer une parole, me prend la main, m'aide à me relever et me conduit silencieusement le long de la plage,

m'indiquant seulement par des gestes si je dois me baisser, contourner un obstacle ou ralentir la marche.

J'ai déjà envie de lui, comment fait-il ça ? Le noir alourdit l'atmosphère autour de moi. Tout prend une dimension érotique : le vent qui caresse ma peau, le parfum de l'air marin, la chaleur encore intense du sable.

Enfin, nous nous arrêtons. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où nous nous trouvons. Pendant quelques secondes, plus une parole ne vient briser l'oppressante obscurité dans laquelle je suis plongée, puis il murmure :

– Nous sommes arrivés. Tu as peur ?

Il dit cela en caressant la base de ma nuque. Le silence exprime ce que je ne peux dire et mon souffle trahit mon ardeur. Je me sens rougir.

– Je vais enlever le bandeau, à présent, souffle-t-il à mon oreille sur un ton qui me laisse entrevoir son excitation.

Lentement, ses doigts dénouent le foulard autour de mes yeux. Je réprime un soupçon de déception : au fond, c'est peut-être ce que je désirais, qu'il me fasse l'amour de cette façon, les yeux bandés ?

Mais lorsque la vue me revient, mon cœur s'arrête : le spectacle qui me fait face dépasse l'imagination.

Nous avons contourné la dune et me voilà devant un palais des mille et une nuits à ciel ouvert. La crique où nous nous trouvons est entièrement dissimulée par de hautes roches. La plage est jonchée de tapis et partout au sol, à demi enfoncées dans le sable, des centaines de bougies éclairent un chemin au bout duquel je distingue un luxueux lit à baldaquin, immense et recouvert d'une

multitude de coussins. Quelle mise en scène époustouflante !

Sur ma droite, sous une tente majestueuse, un dîner nous attend, éclairé par des chandeliers de cristal qui miroitent sous la lumière des centaines de bougies agitées par le vent.

Plus loin, une somptueuse demeure à demi dissimulée par des arbres et dont je ne peux voir que l'immense façade vitrée éclairée de l'intérieur. Qui pourrait croire qu'une telle maison se trouve sur cette île ? J'ai l'impression de rêver.

William me contemple, un léger sourire au coin des lèvres. Il ne peut dissimuler sa satisfaction. Il m'agace...

- Tu ne dis rien ? fait-il doucement.
- William, c'est incroyable... Com...

Mais je n'ai pas le temps de poursuivre. Il pose son doigt sur mes lèvres et chuchote :

– Plus tard. Maintenant, nous allons faire l'amour.

En l'entendant prononcer ces mots, je me rends compte que je n'ai pensé qu'à cela depuis plusieurs jours. À faire l'amour. Le baiser qu'il me donne ensuite dépasse en intensité tout ce que je connais. Sa langue s'insinue en moi avec une volupté qui me fait fondre, comme si tout son être se noyait en moi... Là, en cet instant, plus rien d'autre ne compte. Je suis toute à lui.

William me prend la main et me conduit prudemment jusqu'au grand lit à travers un dédale de bougies. Là, il pose tendrement la main sur mes hanches et, ses lèvres contre mes lèvres, chuchote :

– Si tu savais comme j’ai envie de te voir nue. Laisse-moi te déshabiller.

Une peur me saisit, la peur de l’inconnu. Mais William, joignant le geste à la parole, laisse glisser ses mains d’un seul mouvement, d’une lenteur affolante, tout le long de mon corps, frôlant les contours de ma poitrine, mes hanches, mes cuisses et entraînant avec elles ma petite robe de plage qui s’affaisse au sol dans un bruissement doux.

William laisse échapper un murmure d’admiration :

– Solveig, ta peau ressemble à de la porcelaine. On dirait un tableau de maître.

Légèrement embarrassée, je ferme les yeux pendant que le bout de ses doigts me découvre. Chacun de ses gestes est un nouvel enchantement. Alors, il m’attire plus près de

lui encore et s'agenouille à mes pieds, entreprend de me goûter de ses lèvres. Pendant que ses mains explorent tour à tour la cambrure de ma taille, le nombril, la naissance de mes seins, mon ventre subit l'assaut d'une nuée de baisers, chauds et humides.

Chacun de ses baisers me brûle délicieusement et la tension redouble encore lorsqu'il murmure :

– Si tu savais comme tu es excitante.

Si tu savais comme tu m'excites...

La vision de cet homme superbe, agenouillé à mes pieds, est un puissant aphrodisiaque. Ma respiration s'accélère encore lorsque je sens l'une de ses mains glisser doucement entre mes jambes. L'intérieur de mes cuisses fourmille d'une douloureuse attente, mais il ne fait que frôler mon sexe. À peine. Assez pour m'arracher un gémissement.

– C'est bien. J'aime lorsque tu me désires,
Solveig.

Cette voix lascive est une invitation à la luxure et je sens l'humidité se répandre doucement dans mon ventre quand un doigt s'attarde à nouveau le long de mes lèvres secrètes, s'insinuant sous ma culotte, avant de s'en échapper aussitôt. C'est une torture, exquise et redoutable et je m'entends gémir de frustration quand la pulpe de ses doigts s'amuse à courir entre mes cuisses sans s'approcher de mon intimité.

Sa respiration, elle aussi, se fait plus saccadée et je l'entends retenir son souffle lorsque, toujours agenouillé, il baisse lentement le bas de mon maillot de bain pour le faire tomber à terre, révélant le petit feu follet qui couronne la naissance de mes jambes. Longtemps, il me contemple ainsi.

Lorsqu'il se relève, ses yeux brillent intensément et nos deux bouches, nos langues, s'étourdissent dans un lancinant tourbillon. Sa saveur sauvage, brute, me donne envie de le dévorer et les notes ambrées et enivrantes de sa peau, qui emplissent alors l'air autour, me font perdre l'esprit. Je m'entends susurrer, d'une voix qui n'est pas la mienne :

– William, je te veux, je t'en prie, ne me fais plus attendre...

Sans plus attendre, il défait d'une main experte le haut de mon maillot de bain, qui tombe mollement à mes pieds révélant mes seins ronds, tendus, avides de lui. Le visage plein de convoitise qui me fait face me déshabille encore davantage.

En un instant, je suis plus nue que je ne l'ai jamais été.

Son regard me rend incandescente. Incapable de le soutenir, je baisse les yeux vers le sol. Je voudrais le déshabiller, me presser contre lui et sentir sa peau contre la mienne, mais je n'ose faire un geste. Ainsi offerte à lui, dans ce décor irréel, je me sens si vulnérable.

Il me soulève alors comme si je ne pesais rien puis me dépose sur le gigantesque matelas et se penche vers moi.

– Tu es si belle, je n'arrive pas à croire que tu es là, dit-il en caressant distraitement le contour de mes seins, le visage enfoui dans mes cheveux.

Sa façon de me respirer elle-même est d'un érotisme torride.

Allongée ainsi, lascivement, les mains resserrées sur les draps, je ne me suis jamais sentie si provocante. William embrasse une

épaule, dépose une envolée de baisers le long de ma clavicule et descend sur ma gorge en répandant dans son sillage une envolée de frissons sur ma peau. Enfin, ses lèvres divines se posent sur le confetti rose de l'un de mes seins qu'il aspire délicatement, langoureusement. Instantanément, une petite pointe dure émerge de mon corps à la rencontre de cette bouche impatiente et je ne peux réprimer un long soupir lorsque ses dents entreprennent de mordiller légèrement le bouton rosi par cette provocation. Les yeux clos, je me délecte de chaque sensation.

À chaque seconde, mon corps découvre un nouveau délice, une nouvelle possibilité. Cet homme me connaît mieux que moi-même.

Soudain, son corps s'écartant du mien me met au supplice. Sa voix chaude, grave et sûre d'elle, émerge alors du silence dans lequel nous sommes plongés :

– Ouvre les yeux Solveig. À toi de me déshabiller maintenant, murmure-t-il sur un ton voluptueux.

Lentement, j'entrouvre les yeux pour les planter dans son regard étincelant. Le sérieux avec lequel il me contemple me paralyse, mais je réprime la timidité qui m'assaille pour m'agenouiller au bord du lit et me redresser, face à lui. Debout, il me fait face, dans toute sa splendeur. D'une main tremblante, je défais la lourde ceinture pendant que ses mains plongent dans mes cheveux. Je ne peux m'empêcher de fermer les yeux lorsque mes doigts s'insinuent entre les pans de sa chemise. Sa peau. Enfin. La douceur exquise de sa peau. J'approche mes lèvres pour en goûter la saveur et, au contact de ma bouche, je sens l'épiderme de William frémir.

De loin, je l'entends murmurer, comme pour lui-même :

– Oui, comme ça...

Pendant que je défais l'un après l'autre les boutons de sa chemise, le bout de ses doigts court sur ma poitrine, pinçant quelquefois les boutons roses et faisant renaître par vague mon désir de lui. Lorsque la chemise tombe à ses pieds, je me recule un peu pour l'admirer. Pour la première fois, je découvre son torse.

Mais un mouvement de stupeur me pétrifie lorsque je découvre que cette magnifique musculature, dense, puissante et cependant tout en finesse est barrée d'une longue cicatrice nacrée, profonde par endroit.

Un frémissement douloureux court sur ma peau. Que lui est-il arrivé ?

Lorsque mon regard interrogateur et inquiet se tourne vers son visage, il murmure simplement :

– Ne t'inquiète pas, ça ne me fait pas mal, avant de s'emparer de ma main pour m'inciter à parcourir cette longue balafre du bout des doigts.

Son souffle, de nouveau, s'accélère et, me sentant plus confiante, je laisse ma bouche explorer avec délice les contours de cette musculature parfaite, arrachant à William de longs soupirs de satisfaction.

Pendant que je me délecte de lui, ma main descend jusqu'à la lisière de son jean. Mes doigts frôlent sa virilité, tendue, palpitante. Alors, ivre de convoitise, je le délivre de son jean, entraînant avec lui le boxer qui glissent l'un et l'autre à ses pieds, découvrant une érection magnifique, victorieuse. La beauté de son sexe me coupe le souffle. Fascinée, je ne peux m'empêcher de tendre la main vers lui. Mes doigts, lentement, s'enroulent autour de son pénis, allant et venant aussi doucement que possible. Cette caresse

est la plus exquise qui soit et j'entends William gémir sous mes doigts.

– Oh ! Solveig, oui... continue... tu es merveilleuse.

La douceur de son membre brûlant et l'excitation de William me galvanisent. Instinctivement, j'approche mes lèvres de ce sexe magnifique, mais William, se saisissant de mes cheveux, m'éloigne doucement de lui en me lançant un regard flamboyant de désir. Alors, d'un air plein de défi, un léger sourire au coin des lèvres, il me souffle :

– Une autre fois, belle Solveig. Je ne pourrais pas te résister et ce soir, je veux jouir en toi.

En disant cela, il m'allonge sur le dos, avant de me rejoindre sur le lit, pour se placer au-dessus de moi. Soudain, il me paraît immense. Dans la lueur ambrée des bougies, les

muscles ciselés, sculptés par la lumière et le visage auréolé d'or, cet homme ressemble à un dieu. Le contact de sa peau contre moi fait entrer mon sang en ébullition. Instinctivement, je tends la main vers lui, à la recherche de son sexe, mais il retient mon poignet avec force.

– Non. Ne me touche pas.

Je réprime une moue, alors il ajoute, plus doucement :

– Laisse-moi te donner du plaisir, maintenant. Laisse-toi faire, Solveig.

Lentement, il entrouvre mes jambes à la rencontre des mystères que recèle mon corps. Je me liquéfie lorsqu'il atteint le bouton de tous les plaisirs. Le va-et-vient de son index sur mon clitoris, impitoyable et savant, fait monter le plaisir en moi d'une façon fulgurante. Tout mon corps se

concentre autour de ce puits de plaisir et, lorsque ses lèvres emprisonnent à nouveau la pointe d'un sein, je ne peux retenir un cri. Alors, d'un coup, son index se glisse en moi, me pénétrant profondément pendant qu'à mon oreille, il ronronne, lubrique :

– Tu es trempée. Plus tard, je te goûterai...

Je t'en supplie William, prends-moi, je te veux !

Comme s'il avait entendu mes pensées, il s'écarte un instant qui me semble durer une éternité et j'entends le bruit caractéristique de la petite pochette qui se déchire. William, mon beau William plonge les yeux profondément dans les miens pendant que s'enroule doucement le préservatif autour de son sexe tendu.

– Je voudrais que tu te mettes sur le ventre, maintenant, souffle-t-il, la respiration saccadée.

Tout ce que tu voudras.

Sans dire un mot, je m'exécute. La caresse de l'air chaud sur ma peau humide est un régal et je tressaute légèrement lorsque, penché au-dessus de moi, il embrasse mes fesses langoureusement, écartant de nouveau mes jambes avec douceur. Il glisse alors une main sous mon ventre et entreprend de caresser mon clitoris, lentement tout d'abord, puis de plus en plus ardemment pendant que de l'autre, son index me pénètre furieusement dans un assaut qui me propulse à la lisière des plus hauts sommets de mon plaisir.

À ma respiration haletante, il répond :

– Oui, comme ça. J’aime ton plaisir Solweig, je veux t’entendre gémir.

Dans un état second, si proche de l’orgasme que c’en est douloureux, je m’entends supplier :

– Viens, William, je t’en prie, viens...

Alors sa main quitte lentement mon sexe pendant que la pointe de son membre, dur comme de la pierre, se fraie un passage en moi. En un seul mouvement d’une lenteur experte, il me force entièrement, me clouant sur le lit, incapable du moindre mouvement. Je peux sentir sa divine présence dans chaque atome de mon être. Et, lorsqu’il commence à onduler le bassin, une énergie en moi se libère, déversant dans mes veines ce pouvoir dont je commence à peine à connaître l’existence. Le plaisir me submerge, montant par vagues de plus en plus puissantes. À chaque nouveau mouvement de

son bassin, je sens se cristalliser en moi quelque chose de neuf, comme si plus rien n'existait au monde en dehors de nous deux, son plaisir et le mien.

Lorsqu'après cette chevauchée, il se retire de moi, j'ai envie de l'implorer. Le vide qu'il laisse dans mon corps me semble insoutenable, mais ses grandes mains emprisonnent ma taille et dans un geste plein de tendresse, il me retourne sur le dos en murmurant, autoritaire, à mon oreille :

– Je veux te regarder jouir, ne ferme surtout pas les yeux.

Les mots qu'il emploie, son assurance m'électrisent.

De chaque côté du matelas, ses mains enserrèrent mes poignets, m'interdisant le moindre geste. Ses jambes maintiennent mes genoux écartés. Suppliante, j'essaie en vain

d'avancer mon bassin vers lui, mais il me laisse frustrée de longues secondes, augmentant encore mon désir, avant que je puisse le sentir aux portes de mon sexe. Et, lorsqu'il me pénètre à nouveau, j'oublie toute notion d'espace ou de temps. C'est à peine si j'ai conscience du cri de plaisir que je pousse lorsqu'il parvient au fond de moi.

Je ne sais pas combien de temps s'écoule ainsi, dans le va-et-vient miraculeux auquel mon amant me soumet. Écartelée, à sa merci, réduite à l'immobilité, j'ai basculé dans un autre monde et, lorsqu'il décuple encore la force et la vitesse de son assaut en suppliant :

– Oh ! Sol, viens. Jouis de moi, jouis fort. Viens maintenant !

Chaque muscle de nos deux corps se contacte en une explosion si forte que nous partons instantanément vers les étoiles. Une

cataracte se répand au fond de moi, je ne sais plus qui je suis. Il n'existe plus que la jouissance fulgurante qui m'habite tout entière. Alors, nous nous écroulons ensemble, à bout de souffle et de plaisir.

Au bout d'un certain temps, William se retire de mon corps, le visage noyé dans mes cheveux. Sa voix exprime une tendresse nouvelle.

– C'était merveilleux, Solveig. Comment fais-tu ça ? dit-il avec admiration.

Sans oser le regarder droit dans les yeux, je réponds timidement :

– Je n'ai pas fait grand-chose...

– Tu me rends fou. Chaque centimètre de ta peau me rend fou, murmure-t-il en m'attirant plus près de lui encore.

Il entortille autour de ses doigts une mèche de mes cheveux répandus sur l'oreiller.

– Tes cheveux sentent si bon et te rendent si sexy, éparpillés comme cela autour de ton visage.

Et il ajoute le plus sérieusement du monde :

– Et... je crois sincèrement que tu possèdes les plus jolies fesses de l'humanité.

Tout en disant cela, la pulpe de ses doigts s'est mise à courir délicatement le long de mon corps pour rejoindre le feu roux qui frémit à la jonction de mes jambes. Je me croyais épuisée, mais non, de nouveau mon corps s'emballe lorsque je le sens s'approcher, comme un chat guette une proie, de mon intimité.

On dirait que la nuit est loin d'être terminée.

7. Je te veux

Lorsque je me réveille, le spectacle autour de moi est ahurissant : la chambre dans laquelle je me trouve fait face à une immense baie vitrée qui occupe tout le mur et en face de moi, la mer déroule de longs rouleaux vert menthe sous un ciel éclatant. Pas un nuage à l'horizon. Le sable blanc des Caraïbes inonde la pièce d'une lumière douce. Autour de moi, peu de chose, si ce n'est le grand lit sur lequel je suis allongée.

Sur un mur, une immense photographie représente un glacier. La présence de la glace me semble incongrue, ici, mais les couleurs forment une harmonie parfaite avec le reste de la pièce.

Tout en émergeant du sommeil, je prends conscience de ma nudité et les souvenirs de la nuit que nous venons de passer me reviennent en mémoire. Je ne me serais jamais crue capable de ça. C'était si bon. Nous avons fait l'amour tant de fois. Sur le grand lit à baldaquin de la plage, sur le sable et enfin... dans cette chambre. Cette pensée m'arrache un merveilleux frisson.

C'est ce moment que choisit William pour apparaître dans l'encadrement de la porte. Torse nu, vêtu seulement d'une serviette nouée à la taille, les cheveux mouillés, il s'avance tranquillement, un regard angélique éclairant son visage magnifique.

– Tu es si belle quand tu dors, je n'ai pas voulu te réveiller, dit-il de sa voix chaude et grave.

– Quelle heure est-t-il ? fais-je, encore ensommeillée.

Un demi-sourire au coin des lèvres, il murmure :

– Tard, avant de m’embrasser. As-tu faim ? demande-t-il en caressant tendrement mes cheveux.

Il me sourit et ajoute :

– Ton petit déjeuner t’attend. Tiens, voilà un T-shirt, ta robe a dû se perdre quelque part sur la plage.

Le clin d’œil entendu qu’il me lance me fait rosir immédiatement au souvenir de ce qui s’est passé la nuit dernière.

Docilement, j’enfile le T-shirt immaculé, beaucoup trop grand pour moi. Dessous, je ne porte rien et cette pensée m’arrache un frisson d’excitation.

William me tient par la main et je le suis dans un dédale de portes et de couloirs, avec l'impression étrange que je ne retrouverai jamais le chemin de cette chambre quand, soudain, nous nous retrouvons sur une terrasse en bois foncé qui surplombe une longue piscine, faite de millions de petits carreaux nacrés.

Une sorte de baldaquin est installé au bord de la piscine et plus loin, sur la plage, je remarque que les vestiges de notre nuit ont disparu : la tente, le grand lit, les tapis, les bougies... plus rien. Je suis à deux doigts de me demander si je n'ai pas rêvé.

Au bord de la piscine, un petit salon nous attend et le petit déjeuner pantagruélique qui recouvre la table me fait réaliser que je suis affamée, quand William ajoute avec nonchalance :

– Si tu veux autre chose, Cole te le préparera. C'est un excellent cuisinier.

– Cole ?

– Mon secrétaire particulier, je vais te le présenter plus tard. En attendant, dis-moi ce qui te ferait plaisir.

Il y a déjà sur la table bien plus que ce que je serais en mesure de souhaiter, une véritable corne d'abondance composée de fruits joliment coupés, de brioche encore fumante, de pain frais, de fromage et de toute sorte d'accompagnements.

– Tout est parfait, William, merci, dis-je, tout de même impressionnée par ce traitement inhabituel.

Je dévore déjà mentalement chacun de ces délices qui me font monter l'eau à la bouche et entreprend de croquer à belles dents dans un morceau de brioche toastée.

– Tes yeux scintillent, Solveig. J’aime que tu apprécies la bonne chère, tes rondeurs sont diaboliquement appétissantes, glisse-t-il avec un sourire malicieux et plein de convoitise.

En disant cela, ses doigts effleurent ma cuisse, sous la table, puis il s’amuse, lorsqu’il remarque ma moue.

– Tu as tort de te vexer, c’était un compliment, dit-il, rieur. Je ne voudrais surtout pas que tu te transformes en sac d’os, crois-moi.

Mais tout de même. Je repose sagement la brioche et me contente de picorer les fruits. Pour changer de sujet, je demande :

– Et toi, William, tu ne manges pas ?

– J’ai déjà pris mon petit déjeuner, élude-t-il. Que veux-tu faire aujourd’hui ?

Aujourd'hui ? Il veut que l'on passe la journée ensemble ?

– Oh ! je... je n'ai pas réfléchi à cette question, dis-je, un peu déroutée.

– Je pourrais peut-être t'apprendre à te servir de ta nouvelle embarcation ?

Je me renfrogne en l'entendant mentionner le petit bateau, ce nouveau cadeau somptueux. Mais William ne me laisse pas le temps de lui faire des reproches et poursuit joyeusement.

– Et il faudra le baptiser. Un nom, c'est important pour un bateau...

Puis il reprend sur un ton amusé en me tendant un morceau de tissu que je n'identifie pas tout de suite :

– Tiens, j’ai retrouvé ton maillot de bain. Personnellement, je te préfère vêtue ainsi, mais tu seras peut-être plus à l’aise...

Au ton égrillard de sa voix, je me trémousse sur ma chaise. Mais j’enfile rapidement le bas de mon maillot, au-dessous de la table. En effet, je me sens mieux ainsi et la moue déçue de William nous fait rire tous les deux.

Des moments de complicité comme celui-ci sont le plus beau cadeau qu’il puisse me faire. En cet instant, je me sens pleinement heureuse.

Soudain, un bruit en provenance de la maison nous fait tourner la tête. Une jeune femme magnifique vient d’apparaître derrière un petit chemin qui mène je ne sais où et je la vois traverser la terrasse d’un pas gracieux pour rejoindre William.

Bon, le bonheur aura été de courte durée, j'ai bien fait d'en profiter.

Manifestement, elle connaît parfaitement les lieux. Aucun doute, c'est la femme du Grand Hôtel. Arrivée à notre hauteur, elle me toise de haut en bas avec un mépris non dissimulé et se contente de m'adresser un bref salut avant de lancer un grand sourire à mon compagnon.

– Il faut que l'on parle de cette affaire, William. C'est urgent.

Mais celui-ci ne se montre pas aussi chaleureux que son interlocutrice, loin de là.

– Comme tu vois, je suis occupé. J'avais insisté pour qu'on ne me dérange pas aujourd'hui.

Et toc !

La jeune femme ne semble pas impressionnée outre mesure par le ton glacial de William et, toujours avec le sourire, répond du tac au tac.

– Tu m’as dit tout à l’heure que tu voulais que l’on voie ça ensemble.

Tout à l’heure ? Elle était DÉJÀ là pendant que je dormais ?

Nouveau regard glacial de William. Mais cela ne désarçonne toujours pas la jeune femme qui tourne les talons d’un simple :

– Très bien, comme tu voudras. À tout à l’heure, alors, je te laisse.

Le tout sans cesser de sourire.

Je me demande comment elle fait pour avoir cet aplomb...

Mais en attendant, c'est moi qui ai perdu toute contenance. Que fait cette femme en pleine journée dans la maison de William ? Je regarde la magnifique silhouette, vêtue d'un short court, impeccable, d'où émergent deux longues jambes minces et musclées, et je ne peux m'empêcher d'établir une comparaison peu flatteuse : je suis échevelée, fatiguée et habillée d'un simple T-shirt...

Tout à coup, une sorte de terreur s'empare de moi et je me ratatine sur mon siège : je viens de comprendre.

Cette femme fait partie de sa vie. Oh ! non...

Mon cœur se serre douloureusement. Évidemment ! Elle est l'une d'entre elles, l'une de ces femmes qu'il utilise quand il le souhaite. Toute à mon bonheur, j'avais presque oublié ce maudit arrangement. Cette

plongée inattendue dans la réalité me paraît très brutale.

Une sorte de panique s'empare de moi, si forte que la tasse que je tiens dans la main s'échappe, pour aller s'écraser au sol dans une multitude de confettis blancs et coupants. Mes lèvres se mettent à trembler de façon incontrôlable.

Oh ! non, pas ça... pas cette humiliation...

Mais William, alarmé par mon expression, a bondi de son siège.

– Que se passe-t-il, Solveig ?

Je ne sais pas où je trouve la force de lui dire.

– Alors, c'est cela que tu me proposes ? Devenir l'une de ces femmes ? ai-je quasiment hurlé.

– Mais de quoi parles-tu ? répond-il, paniqué.

– Cette femme est-elle l'une de tes... dis-je en tremblant, mais je n'arrive pas à prononcer le mot.

Le regard de William se détend.

– Tu crois que j'entretiens une relation avec Lana ? dit-il, visiblement soulagé... peut-être même un peu amusé.

Les lèvres serrées, je hoche la tête. Alors William s'exclame, mi-indigné, mi-rassuré :

– Mais non, voyons ! Lana est l'une de mes employées. Elle fait partie de mon équipe de travail. Mes bureaux sont installés dans une aile de la maison, c'est la raison pour laquelle elle connaît parfaitement cet endroit. Je voulais qu'on nous laisse tranquilles ce matin. Elle a oublié.

Puis il ajoute avec autorité :

– Mais crois-moi, ça ne se reproduira pas.

Je ne suis pas rassurée pour autant.

– Mais, les autres, William... les autres femmes ? Je crois que je ne pourrais pas supporter ça, dis-je en réprimant un sanglot.

– Les autres femmes ?

Son regard exprime la plus grande surprise et il poursuit, choqué :

– Quelles autres femmes ? Il n'y a aucune autre femme ! Jamais je ne ferais une chose pareille... Il n'y a que toi, Solveig, insiste-t-il avec douceur.

Alors, après un long silence, il prend tendrement mes mains tremblantes dans les

siennes et murmure d'une voix presque suppliante :

– Dis-moi ce qui peut te convaincre que je ne veux que ton bien. Je ne te propose pas de t'enfermer dans une cave : à tout moment, tu seras libre de me dire ce qui ne te convient pas. Libre aussi, évidemment, de partir. Je te demande simplement de comprendre ma façon d'être, Solveig. Je suis ce que je suis, achève-t-il avec une expression de regret qui me bouleverse.

Alors, je reste libre ?

Je me rends compte que je n'avais pas vu les choses sous cet angle. Le nœud dans ma gorge se dénoue doucement. Les mains chaudes et puissantes de William enserrment doucement les miennes pendant qu'un flot de pensées envahit mon esprit.

Sois honnête, Solveig, te sens-tu capable de quitter cet homme à tout jamais ? Partir d'ici sans te retourner ? Est-ce vraiment ce que tu veux ?

Ma petite voix vient de mettre le doigt sans détour sur la réalité. Non, bien sûr, je ne le veux pas. Ce pacte me soulève le cœur, c'est vrai, mais l'idée de ne jamais le revoir m'est intolérable. Je n'ai donc pas le choix. Et puis, « Je suis libre de partir », c'est ce qu'il m'a dit...

Alors je relève les yeux vers lui et lui dit simplement, d'une voix fatiguée qui me surprend moi-même :

– C'est oui, William. J'accepte ta proposition.

En m'entendant prononcer ces mots, je sais aussi à quels tourments je me prépare, à quels chagrins. Et je n'ignore pas que cet

homme va probablement me briser le cœur. Mais je suis résolue, je suis prête à courir ce risque et le sourire lumineux qui éclaire maintenant les traits parfaits de William renforce encore mon assurance.

Quelques instants plus tard, la vibration d'un téléphone vient perturber le long baiser qui vient de sceller notre entente.

William s'écarte de moi à contrecœur, prend connaissance du message qui lui est adressé et me dit, une pointe d'agacement dans la voix :

– Je dois m'occuper d'une affaire urgente. Je n'en ai que pour une demi-heure. Après, je te promets que nous serons tranquilles.

Puis il ajoute en déposant un baiser sur mon front :

– Si tu en as envie, une salle de bains se trouve juste à côté de la chambre où tu as dormi. À mon retour, nous irons faire du bateau.

Je regarde s'éloigner en soupirant cette musculature parfaite, puis je me lève à mon tour.

Comme je le craignais, cette maison est un véritable labyrinthe. Après quelques minutes, il me semble que je tourne en rond et je n'ose pas ouvrir toutes les pièces. Lasse, je décide de retourner sagement à la terrasse. Ma douche attendra.

Mais en retournant sur mes pas, une voix vient briser la quiétude de la maison. Je reconnais la voix de Lana ; je dois me trouver devant le bureau de William.

Lana semble paniquée.

– Oui, je te connais parfaitement, William, et je ne comprends pas pourquoi tu réagis comme ça. Cette fois, c'est important ! Tu ne peux plus te permettre de prendre ça à la légère. Cette femme est folle et tu es en danger !

Un frisson me parcourt. William court un danger ? Quel danger ? Et quelle femme ?

Lana reprend.

– Ce sont des menaces, William. Et on dirait qu'elle est prête à tout.

Je me rends compte que je suis en train d'espionner une conversation. Je suis tentée de rester ici, à attendre, mais j'ai reproché trop souvent à William de m'épier, je ne veux pas en faire autant.

Une boule au ventre – ce que je viens d'entendre fait monter en moi une angoisse

que je contrôle difficilement –, j’entreprends de chercher le chemin de la terrasse... qu’heureusement, je trouve presque immédiatement. L’air doux du dehors me fait du bien.

Quelques minutes plus tard, William me rejoint, au bord de la piscine. Sa tranquillité contraste singulièrement avec ce que je viens d’entendre et son visage affiche une sérénité qui me rassure. Peut-être ai-je mal interprété les propos de Lana, après tout ?

William me tend la main pour m’aider à me relever. Ses beaux yeux bruns pailletés de vert tendre plongent dans les miens lorsqu’il me dit :

– Veux-tu que je te présente mon île ? Ensuite, nous irons nous occuper de ton bateau.

Ma parole, il possède toute l’île...

Impressionnée, je répète :

– Ton île ?

– Mon île, en effet, fait-il avec une assurance teintée d'humour.

Ma naïveté l'amuse visiblement. Puis il ajoute en murmurant à mon oreille :

– Et je te promets que cette fois, nous sommes seuls, sur un ton qui me fait frissonner de plaisir.

Nous contournons la grande terrasse pour rejoindre un petit chemin de marbre qui nous conduit jusqu'à une petite crique qui n'est pas celle sur laquelle je suis arrivée hier. William m'apprend que l'on peut faire de la plongée ici et y observer une foule de poissons multicolores très rares.

Lorsque j'avoue n'avoir jamais fait de plongée, il me répond avec cet enthousiasme presque enfantin qui me séduit tellement :

– Tu vas adorer ça, Solveig. Je t'apprendrai. Veux-tu que j'aille chercher le matériel qu'il nous faut ? Un masque et un tuba seront amplement suffisants pour commencer.

Honnêtement, je ne sais pas si cette proposition m'enthousiasme vraiment. Je ne suis jamais très à l'aise lorsque j'ai la tête sous l'eau. Mais sa gaieté inhabituelle est si communicative que je n'ai aucune envie de venir perturber ce moment idyllique.

– Très bien, allons-y, je veux bien essayer, dis-je dans un sourire un peu inquiet, tout de même.

Mais l'enthousiasme de William n'en est aucunement diminué et il me répond avec vivacité :

– Reste ici. Profite de la plage, repose-toi. Je n'en ai que pour quelques minutes.

Puis il ajoute, avec un clin d'œil plein d'appétit :

– Je te rapporte aussi ta petite robe, qui sait si je n'aurais pas envie de te l'enlever un peu plus tard.

Je le regarde courir sur la plage en direction de la maison. Chaque ondulation de ses muscles exprime quelque chose de puissant et racé. Je ne me lasserai jamais de le regarder, de l'entendre, de le respirer. En cet instant précis, je songe que je suis sans doute la fille la plus heureuse, et la plus chanceuse sur terre.

De nombreuses ombres, c'est vrai, planent au-dessus de ma tête, pourtant, assise ici à l'ombre d'un palmier, sur un sable aussi doux que la peau veloutée des abricots, je ne ressens que la joie d'être là avec lui. En sa présence, tout n'est qu'un ravissement perpétuel. Je voudrais que ce jour ne s'arrête jamais...

C'est à ce moment-là qu'une détonation gigantesque me fait basculer dans le cauchemar. La plage elle-même vient de trembler et, de frayeur, je bondis sur mes pieds, cherchant la provenance de cette déflagration.

D'abord, je songe, paniquée, à un tremblement de terre, mais une odeur de soufre s'est répandue dans l'air à la vitesse de la lumière. Mon cœur cogne à faire mal lorsque j'aperçois, monter de derrière les arbres, une longue colonne de fumée grise.

La maison. Mon Dieu, la fumée provient de la maison.

J'ignore quelles ressources insoupçonnées me permettent de me redresser, mais en moins d'une seconde, je suis debout. Je tremble comme une feuille mais cours comme une furie. Quand soudain, je me rends compte de l'horreur : William ! William est dans la maison.

Certains arbres, gagnés par le feu, rougeoient d'une façon infernale, mais, ce qui est encore pire que tout, on n'entend plus le moindre bruit à présent. Les oiseaux eux-mêmes ont cessé de chanter. Sans réfléchir davantage, je me précipite vers le chemin que nous avons emprunté il y a quelques minutes. Hors d'haleine, de toutes mes forces, je hurle le nom de William.

Mais aucune voix ne me répond dans cet enfer. Il n'y a plus que la fumée, cette odeur

atroce qui se répand partout et le feu, au loin. Aucun son ne parvient jusqu'à moi. Rien de plus que ma voix blanche, dont le timbre semble se répercuter en tout sens autour de moi.

En dehors d'elle, juste le silence. Un silence assourdissant qui me submerge de terreur.

**À suivre,
ne manquez pas l'épis-
ode suivant.**

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [https://www.facebook.com/
pages/Editions-Addictives/
722077811159219?fref=ts](https://www.facebook.com/pages/Editions-Addictives/722077811159219?fref=ts)

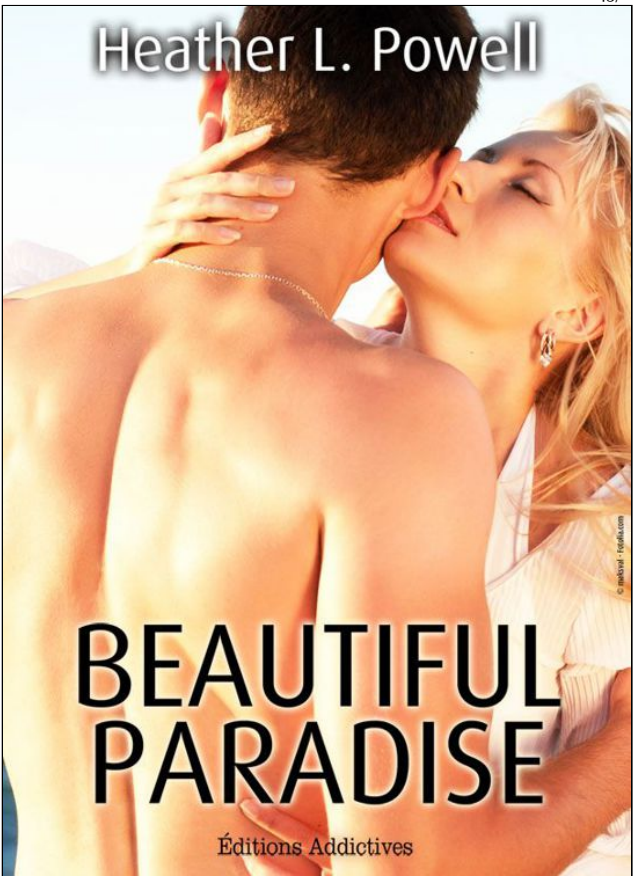
Twitter : @ed_addictives

Egalement disponible :

Beautiful Paradise - volume 2

Un silence de mort suit l'explosion qui vient de se produire dans la maison. Solveig est désemparée. Où est William ? Le milliardaire auquel elle s'est attachée bien malgré elle, qu'elle désire plus que tous les autres hommes qui ont traversé sa vie, a-t-il seulement survécu ? Et pour quelle raison en a-t-on après lui ? Solveig n'est pas au bout de ses surprises... Retrouvez l'histoire d'amour sensuelle de William et Solveig dans le deuxième volume de Beautiful Paradise.

Heather L. Powell



BEAUTIFUL PARADISE

Éditions Addictives

© madkayal - Fotolia.com

Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Mr Fire et moi

La jeune et jolie Julia est à New York pour six mois. Réceptionniste dans un hôtel de luxe, rien de mieux pour parfaire son anglais ! À la veille de son départ, elle fait une rencontre inattendue : le multimilliardaire Daniel Wietermann, alias Mister Fire, l'héritier d'une grande marque de joaillerie. Électrisée, elle va se soumettre à ses caprices les plus fous et partir à la rencontre de son propre désir... Jusqu'où sera-t-elle prête à aller pour réaliser tous les fantasmes de cet homme insaisissable ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

Lucy K. Jones

Mr Fire et moi



Éditions Addictives

